

J. BULÉON &

E. LE GARREC



NOUVELLE ÉDITION
23^e mille

ÉDITIONS F. PAILLART
ABBEVILLE

EN VENTE

à LA SACRISTIE et au MAGASIN DE SAINTE ANNE

Sainte Anne d'Auray

1° Volume illustré, par MM. BULÉON et LE GARREC.
— Cet ouvrage est recommandé et souvent demandé pour lecture de carême ou mois de Marie. Prix : 3 fr.
— Franco : 3.50.

Histoire d'un village breton

2° Trois volumes in-8° illustrés : 36 fr. — Franco : 40 fr.

C'est l'histoire complète de la transformation du hameau de Ker-Anna, depuis le temps des premières apparitions jusqu'à nos jours, avec le récit de tous les événements importants dont le village a été le théâtre depuis trois siècles. On y trouve en outre une étude complète sur le culte de Sainte Anne en Bretagne.

Les deux premiers volumes, qui concernent particulièrement le Pèlerinage, peuvent se vendre à part. Prix : 25 fr. — Franco : 28 fr.

Le 3° volume, qui est l'histoire du Petit-Séminaire, peut se vendre à part également. Prix : 12 fr. — Franco : 14 fr.

Le Pèlerin de S. A.

3° Annales du Pèlerinage. Bulletin bi-mensuel. — Abonnement : 5 fr. — Pour les renseignements et les faveurs qui méritent d'être relatées, s'adresser à M. le Directeur du « PÈLERIN ».

*
*
*

On trouve aussi au Magasin, en vente au profit du Pèlerinage : cierges, statuettes, médailles, crucifix, images et une grande variété d'objets de piété.

Document numérisé en 2016

Diocèse de
Quimper & Léon

SAINTE ANNE D'AURAY

38175

DÉCLARATION DES AUTEURS

Les auteurs subordonnent au jugement de l'Eglise, sans restriction aucune, l'interprétation qu'ils donnent des faits et l'appréciation qu'ils portent sur les personnages, au cours de cette histoire.

NIHIL OBSTAT :

A. QUELVEN.

Can. h. sup. seminarli.

Apud. Sanctam Annam.

die 1 Jan. 1928.

IMPRIMATUR

Venetiis, die 7 Martii 1928.

† ALCIMUS, Episc. Venet.

J. BULÉON
Curé de la Cathédrale



E. LE GARREC
Doyen du Chapitre

Sainte Anne d'Auray

HISTOIRE DU PÈLERINAGE

267.
7
BUL



ÉDITIONS F. PAILLART
ABBEVILLE

1928

SAINTE ANNE

Nous connaissons mieux les grandeurs de sainte ANNE que sa vie.

Ce que nous savons avec certitude, et cela suffit à sa gloire, c'est qu'elle est la MÈRE DE MARIE et l'AÏEULE DE JÉSUS.

De sa vie terrestre l'histoire nous apprend peu de choses.

Elle appartenait à la tribu lévitique, et elle épousa JOACHIM, qui était de race royale. La noble famille, descendue à une humble condition, possédait cependant quelques biens : des troupeaux dans la région de Nazareth, et une maison à Jérusalem, tout près de la piscine probatique.

Après une longue stérilité, sainte Anne donna naissance à une fille. Ce fut son enfant unique.

* * *

Mais si l'histoire la laisse dans une certaine obscurité, la théologie, en revanche, jette sur sa personne un éclat extraordinaire.

Sainte Anne jouit d'un privilège incomparable : après Marie sa fille, elle est la femme bénie entre toutes les femmes. Si la sainte Vierge est la mère de Dieu, sainte Anne est la mère de l'Immaculée-Conception ; c'est en elle que le mystère de l'Incarnation a commencé de s'accomplir.

Aussi, quand il s'agira pour elle de se faire connaître ici, elle ne se contentera pas de dire son nom ; elle ajoutera, ce qui est en effet son grand titre de gloire, qu'elle est la MÈRE DE MARIE.

* *

Si la Palestine est son pays d'origine, la Bretagne est, on peut le dire, son pays d'adoption.

Pourquoi est-elle particulièrement honorée ici, et pourquoi ce village breton est-il devenu le siège de son culte dans le monde ?

Il y a d'autres pays qui semblaient avoir plus de titres que le nôtre pour revendiquer cet honneur : Jérusalem où elle est morte, Constantinople où fut érigée la première basilique en son honneur, l'Angleterre et l'Espagne où son culte a été de bonne heure très populaire, la Provence qui possède dans son église d'Apt des reliques insignes...

Et pourtant ce n'est ni à Jérusalem ni à Constantinople, ni en Angleterre, ni en Espagne, ni en Provence qu'elle a son église privilégiée, c'est ici, en Bretagne.

Et si l'on demande la raison de ce choix, il n'y a qu'une réponse à faire : c'est que le ciel l'a voulu ainsi.

Cette volonté nous est connue par les déclarations les plus formelles.

Dans la plus mémorable de ses apparitions, sainte Anne l'a déclaré expressément à son messager :

DIEU VEUT QUE JE SOIS HONORÉE ICI.

Au cours d'un autre entretien avec Nicolazic, elle dit encore ;

J'AI CHOISI CE LIEU, PAR INCLINATION, POUR Y ÊTRE HONORÉE.

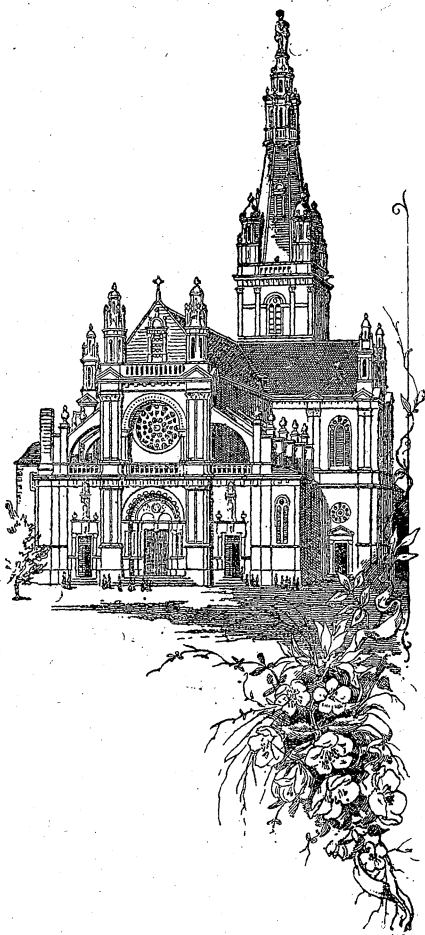
* *

Pèlerin de sainte Anne, tu iras boire à la fontaine miraculeuse, tu graviras les degrés de l'Escalier saint, tu baiseras la précieuse relique à l'autel de la Dévotion, et dans le cloître tu te prosterneras aux pieds de la Croix de Jérusalem. Mieux encore, tu recevras à la Table sainte Celui qui fut le petit-fils de sainte Anne et le fils de Marie.

Mais sache que ce n'est pas seulement pour accomplir ces gestes pieux que tu es venu ici, c'est pour obéir à la voix de sainte Anne qui l'a appelé et qui attendait ta visite.

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES DU PÈLERINAGE



Basilique de Sainte-Anne d'Auray.

SAINTE ANNE D'AURAY

CHAPITRE PREMIER

Le Voyant.

Les événements extraordinaires dont on va lire le récit se sont passés au village de KER-ANNA, en Bretagne, au *xvii^e* siècle.

A cette époque rien en apparence ne le distinguait des autres hameaux : c'était une agglomération de maisons basses, couvertes en chaume, avec quelques champs cultivés, des prairies et des landes à l'entour.

Trois choses y existaient cependant qu'il faut signaler dès à présent : une *croix* à quelque distance des habitations sur la route d'Auray, une *fontaine* antique, un champ nommé le *Bocenno*, où l'on prétendait qu'exista jadis une chapelle de sainte Anne.

A Ker-Anna demeuraient Julien Lézulit, marguillier de la paroisse, Marc Ardeven, Jean Tanguy, François Le Bloennec, Jacques Lucas et Le Pélicard, Yves Nicolazic et un prêtre nommé Yves Richard.

Ces gens-là n'étaient ni riches ni pauvres ; ils jouissaient d'une honnête aisance ; et c'est l'un d'entre eux qui allait faire de leur humble village le centre

de la foi bretonne et un lieu illustre dans le monde entier.

Au moment où Dieu allait le choisir pour établir le culte de sainte Anne en cet endroit, Yves Nicolazic avait une quarantaine d'années.

40 ans ! c'est le point culminant de la vie. A cet âge, un homme qui a passé toute sa jeunesse dans les travaux des champs, et qui se trouve à la tête d'une maison considérable, ne sera plus guère suspect de se laisser entraîner aux rêveries et aux illusions.

Quoiqu'on l'appelle souvent un « pauvre laboureur », il avait du bien : il possédait deux belles tenues à domaine congéable. Sa maison de Keranna avait un personnel très nombreux composé de ses parents et de ses domestiques. Il était marié depuis une douzaine d'années, et il n'avait pas d'enfants.

C'était un illettré, et même il avait refusé d'apprendre la langue française comme son frère et la plupart de ses voisins, « afin, disait-il, de demeurer toujours en sa simplicité ».

SES QUALITÉS

Mais cet illettré possède, au jugement unanime de tous ceux qui l'ont connu, les qualités d'un homme supérieur. Il est avisé, judicieux et très intelligent.

Ce qui le mettait plus encore en évidence, c'étaient ses vertus morales : « Dès sa première jeunesse, il était enclin à toute sorte de bien ». Il était d'une vie exemplaire, irréprochable en ses mœurs, respectueux envers les représentants de l'Eglise, humble sans rien d'obséquieux, grave et se possédant très bien ; n'ayant rien, à l'ordinaire, d'un homme triste et mélancolique :

désintéressé, et d'une probité qui allait jusqu'au scrupule : « On le savait si loyal qu'il eût mieux aimé souffrir la perte du sien, disait-on, que de faire tort à qui que ce fût. »

C'était, en un mot, le type du paysan breton avec ses qualités, et sans les défauts de sa race : point querelleur, pas attaché à



Maison de Nicolazic.

l'argent, pas superstitieux ; et pour le distinguer encore plus de ses compatriotes, son premier historien ajoute : pas intempérant.

SES VERTUS

Ces qualités naturelles étaient du reste rehaussées par des vertus chrétiennes de premier ordre, pour un homme de sa condition.

Il aimait les pauvres ; et il leur faisait des aumônes si abondantes qu'elles paraissaient même en disproportion avec sa fortune.

Il avait aussi le culte des morts ; et pour faire

brer le saint sacrifice de la messe en leur faveur, il s'imposait des libéralités extraordinaires.

Il avait le culte de la croix, et, lorsque dans ses voyages à travers la campagne il rencontrait un calvaire, il s'y agenouillait.

« Il était fort affectionné à servir et à prier la sainte Vierge » ; il récitait son chapelet tous les jours, il l'avait en main en allant et en venant ; il le disait le soir pendant les heures d'insomnie : « c'était, disait-il, le moyen de s'entretenir en de bonnes pensées, et d'arrêter toujours son esprit en Dieu ».

Mais ce qu'il y avait peut-être de plus caractéristique dans sa piété, c'est une tendre dévotion qu'il avait à sainte Anne.

Et cette dévotion, qui remontait à sa première enfance, grandit d'année en année : il n'appelait jamais sainte Anne que sa « Bonne Maîtresse » : il aimait à parler de la confiance qu'il avait en sa protection ; il se faisait même, d'une certaine manière, l'apôtre de son culte, en invitant les personnes de sa maison à l'invoquer dans leurs prières ; son respect était si grand pour le lieu de l'ancienne chapelle qu'il y allait faire parfois ses prières.

Cependant sa dévotion montait encore plus haut : « Il communiait tous les dimanches et les fêtes principales de l'année », choses très rare, alors comme aujourd'hui, « dans un homme de sa sorte, la plupart se contentant de le faire une ou deux fois l'an ».

Tous ces dons, qui semblent appartenir à des natures pieuses et mystiques, supposent, quand elles sont portées à ce degré exceptionnel, une force et une énergie peu commune.

CONSIDÉRATION DONT IL JOUISSAIT

chrétien.

Et c'est ainsi que ce type du vrai Breton se trouvait être en même temps le modèle du vrai

Les hommes de cette supériorité sont très rares ; et quel que soit le milieu où ils vivent, ils ne passent jamais inaperçus.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si Nicolazic jouissait d'une considération à part ; il inspirait de la sympathie à tout le monde, et une confiance telle que, dans le quartier, on le prenait pour arbitre de tous les différends.

Droit, loyal, sans prétention, c'était un homme de bon conseil ; il causait peu, mais toujours à propos ; sa parole était simple, mais toujours judicieuse. Aussi « les personnes de toute condition ne le considéraient qu'avec respect ».

Or ce n'est pas à son état de fortune ni à la prospérité de ses affaires qu'il était redevable de son prestige : l'estime ne s'attache pas nécessairement à la richesse ni au succès. Il ne la devait pas non plus à sa piété : il y a souvent de saintes âmes qui ne sont pas sympathiques à la foule.

Ce qui le mettait hors pair, c'est une qualité qu'il n'est pas rare de rencontrer dans les populations profondément imprégnées de foi : le bon sens chrétien ! Et il l'avait à un degré éminent. Tous ceux qui ont eu affaire à lui, hommes de loi et hommes d'église, sont unanimes à reconnaître « le bon jugement » de ce laboureur ; le recteur de sa paroisse, qui le rebuta si souvent et d'une manière si dure, avouait lui-même

qu'il « avait toujours passé pour un homme sage et avisé ».

Nous ne prétendons pas sans doute que cet homme, dont nous venons d'esquisser le portrait, fût un saint. Mais ce que l'on peut affirmer, d'après tous ceux qui l'ont connu, c'est que le Voyant de Keranna était, même avant les apparitions, un homme extraordinaire, et que tout en lui écarte le soupçon de supercherie ou d'exaltation.

CHAPITRE II

Les Apparitions.

Sainte Anne, avant de communiquer son message, voulu, comme de nos jours la sainte Vierge à Lourdes, façonner graduellement l'âme de son mandataire.

PREMIÈRES MANIFESTATIONS

Une nuit qu'il pensait à sa « bonne maîtresse », comme il en avait l'habitude, sa chambre fut subitement éclairée d'une lumière très vive ; et, au milieu de cette clarté merveilleuse, il aperçut distinctement une main isolée qui tenait un flambeau en cire. Cette vision dura environ le temps de réciter deux *Pater* et deux *Ave*.

Ceci se passa au commencement d'août 1623.

Six semaines plus tard, un dimanche, une heure après le coucher du soleil, il jouit du même spectacle au champ du Bocenno : ce fut encore la même clarté, le même cierge suspendu au milieu de l'air, mais la main mystérieuse ne parut pas, et la vision dura moins longtemps.

Ces deux visions ne furent pas des phénomènes isolés : pendant quinze mois successifs, le même flambeau continua à briller auprès de lui. Toutes les fois

qu'il s'en venait tard au logis, il se voyait éclairé jusqu'à sa maison d'une chandelle de cire qui s'avancait à côté de lui sans que le vent en agitât la flamme, et sans qu'il vît autre chose que la main qui la tenait.

Souvent aussi le flambeau se montrait à lui au moment de son réveil.

Du reste, il ne fut pas le seul témoin du phénomène.

De ce prodige, qui se renouvela fréquemment, le bon Nicolazic ne savait que penser.

Il en fut comme effrayé ; et pourtant, il l'a avoué lui-même plus tard, il éprouvait pendant ce temps je ne sais quelle suavité dans le cœur.

C'est que sa Bonne Maîtresse, sans qu'il en eût conscience encore, de plus en plus se rapprochait de lui.

PREMIÈRE APPARITION

Un jour d'été, une heure environ après le coucher du soleil, son beau-frère et lui étaient allés, à l'insu l'un de l'autre, chercher leurs bœufs dans un pré voisin de la fontaine ; avant de les ramener, ils voulurent les faire passer à l'abreuvoir.

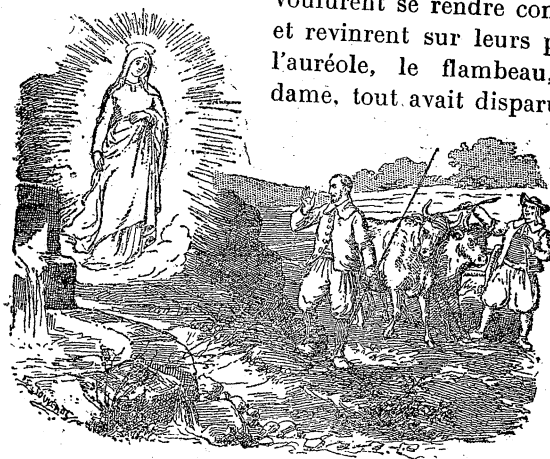
Tout à coup, les bœufs comme épouvantés refusent obstinément d'avancer. Ces deux hommes surpris se rapprochent pour voir ce qui cause cet effroi.

Voici le spectacle qu'ils eurent alors devant les yeux.

Une dame majestueuse : elle était debout, tournée vers la source ; son visage révélait « la gravité tendre de la plus haute des maternités » ; sa robe avait la blancheur de la neige, et retombait avec grâce ; sa main tenait un flambeau allumé, et ses pieds repo-

saient sur un nuage. L'auréole qui l'entourait charmait le regard sans l'éblouir, et jetait tout autour un tel rayonnement que le paysage tout entier en était éclairé comme en plein jour.

A cette vue, le premier mouvement des deux laboureurs fut de s'enfuir ; mais bientôt se ravisant, ils voulurent se rendre compte et revinrent sur leurs pas ; l'auréole, le flambeau, la dame, tout avait disparu.



Première apparition de sainte Anne.

Qu'était-ce que cette Dame mystérieuse qui n'avait pas parlé ?

Et ce n'est pas une fois seulement qu'elle se montra au laboureur ; il la vit encore souvent, en divers endroits, tantôt près de cette même fontaine, tantôt en sa maison, en sa grange, ou en d'autres endroits : elle avait chaque fois la même attitude, la même majesté, le même vêtement lumineux, mais toujours elle ne disait pas son nom.

**PERPLEXITÉS
DU VOYANT**

Qui donc'était-ce, et que voulait-elle ?

Nicolazic se demanda si ce n'était pas l'âme de sa mère, décédée depuis peu, qui venait réclamer le secours de ses prières.

Pour éclairer ses doutes, il alla trouver un capucin d'Auray, le P. Modeste, et lui exposa en confession les choses extraordinaires qui depuis quelque temps le troublaient. Révéla-t-il en même temps au religieux que ces inquiétudes de son esprit n'empêchaient pas son cœur de goûter une joie intérieure plus grande, et d'éprouver un attrait toujours plus sensible pour le culte de sainte Anne ? Nous ne le savons. Toujours est-il que le confesseur garda une prudente réserve.

L'Apparition venait-elle du purgatoire ? Peut-être : aussi conseilla-t-il à Nicolazic de faire dire des messes et des services pour sa mère. — Venait-elle de l'enfer ? C'était possible : le religieux savait que les illusions diaboliques ne sont pas rares, et qu'elles peuvent engager des âmes simples dans des voies dangereuses : aussi recommanda-t-il au paysan de se tenir en la grâce de Dieu pour ne pas être victime des embûches du démon. Mais elle pouvait venir aussi du ciel ; la sincérité de son pénitent ne faisait pas de doute pour le religieux ; et, d'autre part, ce n'est pas une chose inouïe dans l'Eglise que Dieu se serve, d'humbles personnages pour être les instruments de ses grands desseins.

Aussi était-il d'avis que Nicolazic devait beaucoup prier ; et il lui dit d'aller en pèlerinage à la chapelle du Saint-Esprit et à celle de Notre-Dame, les deux

grands sanctuaires d'Auray, afin de connaître ce que Dieu désirait de lui.

Nicolazic se conforma à ces sages conseils, et Dieu le récompensa.

Sortant de son long silence, l'Apparition allait enfin se révéler, et lui faire une communication qu'il était désormais préparé à entendre.

**PREMIÈRE
RÉVÉLATION**

Le 25 juillet, veille de la fête de sainte Anne, Nicolazic s'était rendu à Auray sans doute pour se confesser, car il avait l'habitude de communier tous les dimanches et les fêtes gardées.

Quand il reprit le chemin de son village, il était déjà tard, et la nuit était close ; comme d'habitude il avait son chapelet à la main.

Au moment où il passait auprès de la croix qui porte son nom, la Dame mystérieuse lui apparut soudain ; la vision ne différait pas des précédentes : c'était toujours le même visage grave et doux, la même attitude, et la même lumière. Mais cette fois elle parla.

Elle appela Yves Nicolazic par son nom, et lui dit quelques paroles très douces comme pour dissiper ses craintes.

Puis elle prit la direction du village. Le flambeau qu'elle portait à la main éclairait l'obscurité, et le nuage sur lequel elle se tenait debout était comme le véhicule qui la faisait avancer. Nicolazic sans hésitation et sans peur s'engagea après elle dans le chemin creux. Ils allèrent ainsi ensemble jusqu'aux maisons, elle tenant le flambeau, lui égrenant son chapelet.

A l'approche de la ferme, brusquement la Dame mystérieuse s'éleva en l'air et disparut.

Jusqu'ici aucune apparition n'avait duré aussi longtemps, et jamais Nicolazic n'avait été encore aussi profondément impressionné. Rentré chez lui, il ne put rien manger : à sa femme et à ses domestiques qui l'avaient attendu pour se mettre à table, il adressa à peine quelques courtes paroles : et bientôt, comme un homme préoccupé, il voulut être seul.

Il se retira dans sa grange, sous prétexte d'y garder pendant la nuit le seigle battu les jours précédents.

C'était une chose connue de tous que les murs de cette grange avaient été bâtis avec les pierres de l'ancienne chapelle.

Il se jeta tout habillé sur un lit de paille, mais il ne put dormir.

Absorbé par les réflexions diverses que faisait naître en lui tout ce qu'il avait vu et entendu, il récitait son rosaire : tout à coup, sur les onze heures, il crut entendre un bruit confus dans le chemin qui avoisinait la grange. On eût dit une grande multitude en marche.

Il voulut se rendre compte de ces rumeurs.

Il se lève vivement, ouvre la porte, et regarde. Il écoute : ni près de la grange ni dans la route, il n'y avait personne. Le village tout entier reposait, et la campagne au loin était silencieuse.

Il demeure stupéfait et la peur le saisit.

Son premier mouvement est de supplier Dieu qu'il ait enfin pitié de lui. Puis reprenant son chapelet, il le récite en produisant dans le fond de son cœur des actes de confiance en sainte Anne, dont la pensée ne l'abandonne jamais.

Pendant qu'il se rassure ainsi par la prière, soudain une vive clarté remplit la grange, et dans cette lumineuse auréole apparaît la Dame plus resplendissante que jamais.

La crainte s'empare de lui tout d'abord, mais elle s'évanouit aux premières paroles que l'Apparition fit entendre.

L'Apparition disait : « Yves Nicolazic, ne craignez rien : je suis Anne, mère de Marie. Dites à votre Recteur que dans la pièce de terre appelée le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant qu'il y eût aucun village, une chapelle dédiée en mon nom. C'était la première de tout le pays. Il y a 924 ans et 6 mois qu'elle est ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt, et que vous en preniez soin, parce que Dieu veut que j'y sois honorée. »

Cette révélation faite, sainte Anne disparut, et le



Croix de Nicolazic,
route d'Auray.

Voyant resta seul. Éclairé et rassuré par des déclarations qui mettaient fin à ses longues perplexités, et sachant désormais à qui il avait affaire, le cœur dilaté et attendri il s'endormit tranquille.

C'est donc le 25 juillet que Nicolazic reçut le mandat qui devait faire de lui le créateur du Pèlerinage.

Ce mandat, il l'accomplira ; mais au prix de quelles épreuves et à la suite de quelles hésitations !

Il ne suffisait pas en effet d'avoir reçu une mission, il restait encore à la faire reconnaître par l'Église, qui a seule qualité pour interpréter les paroles de Dieu.

HÉSITATIONS
DU VOYANT

Nicolazic s'était endormi plein de joie et très décidé à agir. Mais la nuit ne lui porta pas conseil.

En se réveillant le lendemain, il se laissa aller à réfléchir aux difficultés de sa mission, et peu à peu il vit se dresser devant son imagination un amoncellement d'obstacles dont il ne pourrait sans doute jamais triompher ; et le découragement s'empara de son esprit.

Quel accueil recevrait-il du Recteur, à qui on lui commandait de transmettre un message aussi étrange ?

Que penserait-on, en le voyant, lui pauvre paysan, entreprendre une œuvre aussi considérable ? il serait la risée de tout le monde.

Ne passerait-il pas aux yeux des prêtres et des voisins pour un visionnaire et peut-être même pour un imposteur ?

Il ne se croyait pas le droit d'exposer ainsi sa réputation de sagesse et d'honnêteté aux risques d'une affaire aventureuse,

Et puis, où trouver de l'argent !

Du reste, dans cette apparition, n'avait-il pas été victime d'une illusion du démon ?...

Toutefois ces objections qu'il se faisait à lui-même n'arrivaient plus à le convaincre.

Aussi, partagé sans cesse entre deux résolutions contraires, il ne goûtait aucune joie, et il fuyait toute compagnie, ne voulant faire confidence à personne de ses peines et de ses remords.

Cela dura ainsi longtemps.

Au bout de six semaines, sainte Anne eut pitié de sa faiblesse.

Elle se présenta à son messenger ; et, tout en lui faisant sentir qu'il désobéissait, elle le consola et dissipa ses craintes : « *Ne craignez point, Nicolazic, et ne vous mettez pas en peine. Découvrez à votre Recteur en confession ce que vous avez vu et entendu ; et ne tardez plus à m'obéir. Conférez-en aussi avec quelques hommes de bien, pour savoir comment vous devez vous y comporter.* »

Ces encouragements lui communiquèrent une force nouvelle ; et, dès le lendemain matin, il était en route pour le presbytère.

Ici entre en scène un nouveau personnage dont le rôle va devenir très important et, on peut le dire, providentiel, car toujours, dans les révélations privées, il importe que les représentants officiels de l'Église gardent une sage réserve et refusent toute participation aux choses qu'on leur demande, avant qu'ils n'aient des preuves absolument convaincantes de l'intervention divine.

Du reste par tempérament le Recteur de Pluneret, missire dom Silvestre Roduez, n'était guère disposé à croire ; et en outre il joignait à un esprit positif une fermeté de caractère qui dégénérait facilement en rudesse.

Le paysan qui venait le trouver était incontestablement le chrétien le plus honorable de sa paroisse, et il le savait ; et pourtant, lorsqu'il l'entendit exposer toute la série de ses visions et le message dont il se disait chargé, le Recteur ne voulut pas le prendre au sérieux ; il crut qu'il avait affaire à un malade, et il le traita en conséquence. Il se moqua de ce qu'il appelait des extravagances, s'étonna qu'un homme jusqu'alors aussi judicieux s'arrêtât à de telles rêveries, et essaya de lui faire comprendre à quels dangers il exposait son âme. Pour finir, il lui interdit, de la façon la plus expresse, d'ajouter foi désormais à ces apparitions.

Toutefois il ne mit pas en doute la sincérité de son pénitent ; et ce jour-là même il lui permit de communier.

La visite que sa Bonne Maîtresse lui avait commandé de faire était faite, et Nicolazic avait la conscience en repos de ce côté ; mais l'accueil qu'il avait reçu justifiait aussi toutes ses appréhensions, et même les renouvelait.

En quittant le bourg pour rentrer à Keranna, son cœur était rempli d'amertume, et il se trouvait plus découragé que jamais. Que faire donc ? Et comment sortir de cette impasse ?

Dès la nuit suivante, sainte Anne vint rassurer son messager : « *Ne vous souciez pas*, dit-elle, *de ce que diront les hommes ; accomplissez ce que je vous ai dit,*

et pour le reste reposez-vous sur moi ». Ces douces paroles pacifièrent son esprit ; fortifié par cette nouvelle visite, allait-il enfin se mettre à l'œuvre immédiatement ?

Non, pas encore, car ses irrésolutions le reprirent bien vite.

La pensée qu'il allait se donner en public comme un personnage chargé d'une mission divine, effrayait son humilité ; et cette crainte est une des formes les plus dangereuses que puisse prendre le respect humain pour affaiblir les âmes saintes et les empêcher d'agir.

Toutes les objections qu'il s'était déjà faites à lui-même se représentaient à son esprit avec une nouvelle force, depuis qu'elles avaient été formulées par son Recteur.

Il avait beau réfléchir, il avait beau prier, il ne réussissait pas à surmonter ses peines et à sortir de ses incertitudes.

Cette crise, au cours de laquelle Nicolazic souffrit plus qu'on ne saurait penser, dura sept longues semaines.

Au bout de ce temps, sainte Anne vint mettre un terme à ses souffrances et à ses perplexités : « *Consolez-vous*, Nicolazic, lui dit-elle, *l'heure viendra bientôt en laquelle ce que je vous ai dit s'accomplira.* »

La voix de la Sainte était si douce et si maternelle que Nicolazic s'en trouva tout réconforté ; et il ne craignit pas de lui dire, en toute simplicité, les difficultés qui l'empêchaient d'accomplir ses ordres : « *Mon Dieu, ma bonne Maîtresse, vous savez les diffi-*

cultés qu'y apporte notre Recteur, et les reproches honteux qu'il m'a faits, quand je lui ai parlé de votre part. Je n'ai point de moyens suffisants pour bâtir une chapelle, encore que je sois très aise d'y employer tout mon bien. Qui me croira si je dis qu'il y a eu autrefois une chapelle au Bocenno, vu qu'il n'y en a plus aucun vestige?... Mais après tout, me voilà disposé à faire tout ce que vous désirez de moi. »

— « Ne vous mettez pas en peine, mon bon Nicolazic ; je vous donnerai de quoi commencer l'ouvrage, et jamais rien ne manquera pour l'accomplir. Je vous assure que Dieu y étant bien servi, je fournirai abondamment ce qui sera nécessaire non seulement pour l'achever, mais aussi pour faire bien d'autres choses au grand étonnement de tout le monde. Ne craignez pas de l'entreprendre au plus tôt... »

Sainte Anne, après avoir ainsi répondu à toutes les préoccupations de son mandataire, disparut, le laissant tout consolé et définitivement affermi.

Ce n'est pas la seule fois que sa Bonne Maîtresse vint le réconforter ainsi : et, au cours des fréquents entretiens qu'elle eut avec lui, elle fit cette déclaration mémorable : *J'ai choisi ce lieu, par inclination, pour y être honorée*. Pour le rassurer contre la faiblesse de ses ressources, elle ajouta : *Tous les trésors du ciel sont en mes mains*.

On croirait, après des révélations si précises et des promesses si formelles, que, toute raison de différer ayant désormais disparu, la chapelle allait se construire sans délai !

■ Cependant quatre mois s'écoulèrent encore, et presque tout l'hiver se passa avant que rien ne se fit.

Pourquoi ces nouveaux atermoiements ? Les récits des contemporains ne se préoccupent pas de l'expliquer ; et ils se bornent à raconter les nouvelles visions par lesquelles sainte Anne semblait façonner l'âme de Nicolazic au grand rôle qu'il sera appelé à remplir.

Du reste, de toutes les enquêtes qui ont été faites depuis, il résulte à l'évidence que toutes les merveilles accomplies, pendant cette période de temps, ont eu pour but spécial d'attirer l'attention sur le Bocenno.

Vers la fin de l'été, comme Nicolazic était occupé à charroyer du mil, au clair de lune, il vit une pluie d'étoiles qui tombaient dans l'espace depuis le Bocenno jusqu'à sa maison.

Et plusieurs fois, il lui fut donné de contempler ce prodige : tantôt c'étaient des étoiles et tantôt des flambeaux en grand nombre qui descendaient sur le même terrain.

Il ne fut pas le seul témoin des merveilles qui pronostiquaient le choix que sainte Anne avait fait de ce lieu. Un soir, trois personnes de Pluvigner revenant du marché d'Auray, vers les neuf heures, virent dans le même endroit descendre du ciel une Dame mystérieuse, vêtue de blanc, au milieu d'une clarté resplendissante, ayant auprès d'elle deux flambeaux allumés.

Mais voici une faveur plus extraordinaire encore.

A plusieurs reprises, Nicolazic fut transporté sans savoir comment, pendant la nuit, de sa maison jusqu'à l'emplacement même de l'ancienne chapelle ; et là, pendant que la lumière qui sortait du milieu des ruines éclairait tout l'espace jusqu'au village, il entendait, en des extases qui duraient parfois plusieurs

heures, des chants si mélodieux qu'il se croyait parmi les chœurs des anges, et qu'il y savourait un avant-goût des délices du Paradis.

LA GRANDE SEMAINE

La plus importante des extases de Nicolazic fut celle du lundi 3 mars 1625.

LUNDI 3 MARS

Sainte Anne y intervint en personne, et elle s'y montra avec plus de solennité que d'habitude : non seulement elle était entourée de lumière comme tous les jours, des chants angéliques retentissaient aussi dans le cortège invisible dont elle était accompagnée.

Elle venait prononcer cette fois-ci les paroles décisives.

Elle ne se borna pas à rappeler, avec la même précision, les révélations qu'elle avait déjà faites. Elle dit que *le temps des délais était définitivement terminé. Nicolazic devait retourner immédiatement chez son Recteur, et lui déclarer, de sa part à elle, qu'elle voulait une chapelle à l'endroit déjà désigné et dont elle entendait reprendre possession. Du reste, ajouta-t-elle, on aura des preuves indéniables de la mission que je vous impose.*

Et entre autres choses, elle spécifia que dans quelques jours une lumière viendrait indiquer l'endroit du champ où se trouvait enterrée son ancienne image.

Elle recommanda enfin à son messenger de raconter tout ceci à quelques personnes honorables de sa con-

naissance qui l'assisteraient de leurs conseils : ils lui serviraient plus tard de témoins.

Cette extase dura trois heures. La remarque en fut faite à Nicolazic par sa sœur qui lui demanda à son retour la raison de sa longue absence. Nicolazic, qui s'imaginait n'être demeuré dehors qu'une petite demi-heure, ne répondit rien et se retira dans sa chambre.

LE MARDI 5

Le lendemain, il prit résolument le chemin du presbytère ; mais il ne voulut pas y aller seul ; il avait prié Jean Lézulit, marguillier de la paroisse, de l'accompagner.

Serait-il mieux reçu que la première fois ? le Recteur consentirait-il, cette fois-ci, à accepter le message qu'on lui transmettait ?... En tout cas, le messenger aura fait son devoir, et délivré sa conscience.

Hélas ! le Recteur n'avait pas changé d'avis, il ne se montra pas plus accueillant qu'à la première entrevue.

Nicolazic lui fit connaître que sainte Anne lui était apparue de nouveau ; et de sa part il venait encore aujourd'hui réclamer qu'on bâtit une chapelle au Bocenno.

La réponse de dom Roduez fut rude et même brutale : « Vous vous faites du tort, Nicolazic, lui dit-il, et vous en faites aussi à votre famille, en vous laissant aller à ces imaginations ridicules. On vous regardait jusqu'ici comme un homme sensé ; que va-t-on penser de vous désormais ? on pourra dire que la folie est entrée dans votre maison. »

Puis, de plus en plus excité, soit par feinte, soit par humeur réelle, il s'emporta jusqu'aux menaces : « Si vous ne renoncez à ces rêveries, je vous interdirai l'entrée de l'église et l'usage des sacrements ; et, si vous mourez en cet état, vous ne serez pas enterré comme un chrétien. »

Nicolazic garda le silence, il se retira avec son ami Lézulit. Il n'était nullement déconcerté, car il savait à n'en pas douter, sur les promesses formelles de sainte Anne, que la chapelle se bâtirait. — Mais il était triste.

Nicolazic avait exécuté la première partie de son mandat, il avait parlé au Recteur ; il lui restait une autre démarche à faire, et à se mettre en rapport avec quelques hommes de bon conseil.

LE JEUDI 6 Le premier qu'il consulta, ce fut un prêtre de ses amis, dom Yves Richard. Celui-ci, embarrassé lui-même, et sachant ce qui s'était passé au presbytère de Pluneret, fut d'avis que l'on consultât sur cette délicate affaire M. de Kermadio.

Ils allèrent donc de compagnie jusqu'à son château. Là Nicolazic raconta longuement et dans les plus grands détails ce qui lui était arrivé depuis trois ans. Il dit non seulement ses révélations, mais encore ses troubles d'esprit et les objections qu'il se faisait à lui-même. Il avait craint d'abord que le démon ne voulût abuser de sa simplicité ; et puis vraiment, il ne s'estimait pas digne de recevoir une telle mission céleste. Néanmoins, sur les instances pressantes de sainte Anne, il s'était décidé à faire deux démarches

auprès du Recteur. — Et maintenant, ajouta-t-il, pour obéir à la Sainte qui m'a recommandé d'en parler à quelques personnes prudentes, je viens vous consulter vous-même, et je vous prie de me donner un bon conseil.

M. de Kermadio approuva la conduite de Nicolazic ; mais, lui dit-il, je ne suis pas compétent dans ces questions spirituelles... Allez donc consulter, tout près d'ici, les Pères Capucins d'Auray. Sans doute vous trouverez auprès d'eux les lumières que vous cherchez et que je ne puis vous fournir moi-même. Je vous donnerai pourtant un avis : quand vous verrez de nouveaux prodiges, surtout quand il s'agira de trouver l'image dont l'Apparition vous a parlé, prenez avec vous quelques-uns de vos voisins, dont le témoignage vous sera très utile. Et puis, continuez à prier Dieu ; ne vous laissez point abattre par le parti pris ni par les contradictions qui pourraient encore survenir.

Nicolazic retourna chez lui tout consolé, et voyant de plus en plus clair dans sa situation par suite des sages paroles qu'il avait entendues.

LA NUIT DU 6 AU 7 La nuit suivante, sainte Anne vint encore ajouter à son assurance et à sa confiance ; mais en même temps elle lui fit entendre que c'était bien à lui à entreprendre les constructions de la chapelle ; du reste, affirmait-elle, rien ne lui manquerait pour cette œuvre, car on viendrait de partout à son aide.

A quoi Nicolazic repartit avec une simplicité pleine de respect : « *Faites donc quelque miracle, ma bonne*

Maîtresse, qui fasse voir à mon Recteur et aux autres que vous voulez effectivement que l'on y travaille. »

— « *Allez, dit-elle, confiez-vous en Dieu et en moi : vous en verrez bientôt en abondance, et l'affluence du monde qui me viendra honorer en ce lieu sera le plus grand miracle de tous. »*

Ayant été ainsi mis en demeure de commencer les travaux, il se prit à réfléchir aux moyens d'exécution ; et au cours de ses méditations, l'idée lui vint d'engager ou même de vendre tout son bien, afin d'avoir les ressources qui lui manquaient.

Mais sainte Anne n'exigeait pas de lui ce sacrifice.

Le lendemain matin, vendredi
LE VENDREDI 7 7 mars, Guillemette Le Roux, sa
femme, trouva à son réveil, sur la
table de sa chambre, douze quarts d'écus déposés en
trois piles.

D'où venait cet argent ? Il n'y avait pas de quart d'écus en ce moment dans leur maison ; et d'autre part elle avait la certitude que personne du dehors n'était entré chez elle. Elle courut donc montrer les pièces d'argent à son mari, qui couchait dans la chambre voisine.

Nicolazic ne douta pas que ce don ne fût la première avance que sainte Anne lui faisait pour commencer les travaux.

Toutefois, il ne voulut pas y toucher, il dit à sa femme de remettre ces pièces à la même place et dans la même disposition où elle les avait trouvées ; et puis, fidèle à l'avis qu'il avait reçu de M. de Kermadio, il voulut avoir un témoin, et fit appeler Lézulit.

Après les avoir montrées à son ami, il les noua dans un mouchoir, et tous les deux partirent pour le presbytère.

Dom Roduez était absent ; ils ne trouvèrent au presbytère que dom Thominec, qui ne les reçut pas mieux que son Recteur.

Le vicaire adressa de durs reproches à Nicolazic, et il alla jusqu'à l'accuser d'avoir supposé ces pièces d'argent.

Déconcertés, les deux villageois se rendirent à Auray.

A leur arrivée, ils rencontrèrent M. Cadio de Kerloguen. Ce vieillard, à qui appartenait le Bocenno, était assis à sa porte comme à son ordinaire ; et les deux paysans s'arrêtèrent pour causer avec lui. Nicolazic en profita pour lui montrer les douze quarts d'écus, lui fit en quelques mots le récit des apparitions, lui parla de la chapelle qui devait se bâtir dans son champ du Bocenno, et de l'image qu'on y découvrirait bientôt.

— « Ah ! s'écria M. de Kerloguen, si l'on construit une chapelle en cet endroit, je donnerai le terrain. Mais pour ce qui concerne l'image, ajouta-t-il judicieusement, ayez soin de prendre des témoins, et des témoins dignes de foi. »

Ainsi l'accueil que le Voyant reçut des deux laïques, de M. de Kermadio et M. de Kerloguen, fut très bienveillant, et plus encourageant que celui des prêtres de la paroisse.

Voyons maintenant celui qu'il recevra des Pères Capucins.

Il y avait dans ce couvent, nouvellement fondé, des Religieux d'élite : ils accueillirent Nicolazic avec bonté ;

mais, avant de lui répondre, ils le soumirent à un examen rigoureux, sans se laisser influencer par la sympathie qu'ils avaient pour sa personne. Chacun d'eux lui posa des questions à son tour ; et, après deux heures de cet interrogatoire minutieux, le pauvre homme s'en trouva tellement épuisé que l'on dut mettre fin aux questions.

Les Religieux lui formulèrent alors leur avis :

Sur les apparitions, ils refusaient de se prononcer, dans un sens ou dans un autre.

Sur le projet de construire une chapelle, ils concluaient nettement contre son opportunité.

Ainsi, bien qu'ils eussent réservé leur jugement sur les visions, en pratique la réponse des religieux concordait avec celle du clergé paroissial.

Cette réponse déconcerta Nicolazic, qui ne s'expliquait pas comment des hommes, aussi savants et aussi pieux, ne voulussent pas croire à des révélations qui pour lui ne faisaient plus le moindre doute. Il était surtout peiné qu'on ne voulût pas construire une chapelle que sainte Anne ne cessait de lui réclamer.

Que faire donc pour satisfaire la Sainte, et à quoi se résoudre ? Le pauvre Nicolazic en pleurait.

Pourtant, malgré son affliction, il n'en demeurait pas moins inébranlable dans sa confiance : les hommes lui refusant une approbation, il savait que le ciel interviendrait bientôt. Sainte Anne ne lui avait-elle pas promis de lui faire découvrir, sans tarder, une statue enfouie dans le champ du Bocenno.

Quand ils arrivèrent le soir à l'entrée du village, l'âme de Nicolazic était quelque peu rassérénée. Lézu-

lit partageait les espérances de son ami. Et surtout, lui dit-il en le quittant, n'oubliez pas de m'appeler pour assister au prodige!...

Nicolazic le lui promit.

LA NUIT DU 7 AU 8 Ce soir-là, vers les onze heures, ses domestiques veillant encore dans la pièce voisine, Nicolazic récitait comme d'habitude son chapelet en attendant le sommeil.

Soudain sa chambre se trouve toute éclairée comme elle l'avait été si souvent ; sur la table apparaît un cierge dont la flamme brillait d'un éclat très vif ; et la Sainte se montrant aussitôt, arrête sur son messager un regard plein de douceur : l'heure attendue était arrivée. Sainte Anne dit d'une voix agréable et engageante : « *Yves Nicolazic, appelez vos voisins, comme on vous l'a conseillé ; menez-les avec vous au lieu où ce flambeau vous conduira, vous trouverez l'image qui vous mettra à couvert du monde, lequel connaîtra enfin la vérité de ce que je vous ai promis.* »

Après ces paroles, sainte Anne disparaît, mais la lumière reste.

Nicolazic, l'âme toute à la joie, se lève et s'habille à la lueur du flambeau qui semblait l'attendre.

Quand il se dispose à sortir, le flambeau marche devant lui ; quand il arrive dehors, le flambeau lui-même l'a précédé. Il était déjà en route vers le Bocenno, quand tout à coup, se ravisant, le paysan se rappelle qu'on lui a dit de prendre des témoins. Il retourne donc sur ses pas, rentre chez lui, appelle son beau-frère Louis Le Roux qui veillait encore, et lui

commande de se munir d'une tranche. Puis tous deux, ils se mettent en mesure d'aller chercher des voisins : Jacques Lucas, François Le Bloennec, Jean Tanguy et Julien Lézulit.

Tous s'empressèrent de répondre à cet appel. Cependant le flambeau brillait toujours, à la même place, et les deux beaux-frères ne tardèrent pas à le rejoindre.

Les autres arrivaient aussi par derrière, pressés de voir eux-mêmes le cierge mystérieux. — Où donc est-il ? demandèrent les quatre paysans. Nicolazic le montra du doigt : deux d'entre eux l'aperçurent aussitôt ; les deux autres ne le virent point : plus tard on sut pourquoi, et ce sont eux-mêmes qui en ont avoué la cause : ils n'étaient pas en état de grâce.

— « Allons, mes amis, dit Nicolazic, « extasié de joie », allons où Dieu et Madame sainte Anne nous conduiront. »

Le flambeau se mit alors en mouvement. Il allait en avant, à la distance de quinze pas environ, et à trois pieds d'élévation au-dessus du sol. Le chemin qu'il prit était la voie charretière qui conduisait du village à la fontaine ; et les paysans suivaient, heureux et pleins d'espoir comme jadis les Mages guidés par l'étoile.

Arrivé en face du Bocenno, le flambeau sort du chemin, pénètre dans le champ, et se dirige, par-dessus le blé en herbe, jusqu'à l'endroit de l'ancienne chapelle.

Là, il s'arrête.

Les paysans, qui ont toujours les yeux sur lui, le voient alors s'élever et redescendre par trois fois,

comme pour attirer leur attention sur cet emplacement, puis disparaître dans le sol.

Nicolazic, qui observait tous ces mouvements, se précipita le premier jusqu'à l'endroit où s'était évanouie la lumière, et, mettant le pied dessus, il dit à son beau-frère de creuser là. Jean Le Roux, qui portait la tranche, n'eut pas plus tôt donné cinq ou six coups



Découverte de la statue.

dans la terre meuble des sillons, qu'on entendit sous le choc de l'instrument résonner une pièce de bois qui s'y trouvait enfouie.

Tous eurent immédiatement l'intuition que c'était l'image qu'ils cherchaient.

Comme ils se trouvaient dans l'obscurité, Nicolazic commanda à l'un d'eux d'aller vite chercher de la lumière : « Prenez, lui dit-il, le cierge béni de la Chandeleur, avec un tison pour l'allumer. »

Ce qui fut fait. Alors tous se mirent à l'œuvre, et ils ne tardèrent pas à retirer du sol la vieille statue toute défigurée, qui gisait là depuis 900 ans.

Après l'avoir considérée pendant quelques instants, ils l'adossèrent avec respect contre le talus voisin et se retirèrent, surpris et heureux à la fois, en se promettant bien de revenir la voir plus à loisir quand il ferait jour.

Nicolazic enfin au comble de ses vœux, croyait-il, ne se possédait pas de joie.

Au lever du jour, il revint de très bonne heure au Bocenno, accompagné de son ami Lézulit, qu'il était allé chercher lui-même.

Tous deux examinèrent assez longuement l'objet qu'ils avaient déterré : c'était bien une statue, très endommagée par ce long séjour en terre humide et rongée aux extrémités, mais néanmoins conservant encore quelques traits assez frustes et des ombres de couleur.

LE SAMEDI 8

Pendant que les habitants de Keranna venaient voir eux-mêmes, avec les autres témoins, l'image qui avait été trouvée pendant la nuit, les deux hommes refirent le même voyage que la veille, en se disant que, cette fois-ci du moins, on ne refuserait pas de les croire, puisqu'ils apportaient une preuve décisive de la volonté de Dieu.

Nicolazic montra au Recteur les pièces d'argent que celui-ci n'avait pas encore vues et lui raconta en détail la découverte qu'il venait de faire dans son champ devant témoins. — Nous étions six, lui dit-il, et Lézulit

lit ici présent était avec nous. — Lézulit, prenant la parole à son tour, confirma le récit de Nicolazic.

Missire Roduez les écouta l'un et l'autre. Que pensait-il au fond de tous ces événements ?... Toujours est-il qu'il se montra incrédule ; il fut même plus intraitable que jamais, il alla jusqu'à qualifier Nicolazic d'hypocrite ou d'imposteur. « Les pièces d'argent, disait-il, c'est vous qui les avez supposées ; et quant au morceau de bois pourri que vous avez trouvé en terre, qu'est-ce que cela prouve, et que voulez-vous que j'en fasse ?... C'est le diable qui est en tout cela... »

Dom Thominec, faisant écho aux invectives du Recteur, ajouta qu'il fallait être un sot ou un fou pour accepter de telles extravagances.

— Il n'y a rien à faire ici, se dit Nicolazic. Et il se retira respectueusement sans rien répliquer.

Les deux paysans alors, continuant leur chemin jusqu'à Auray, se rendent chez M. de Kerloguen. Nicolazic trouvait opportun d'aller annoncer la découverte au seigneur de sa tenue qui lui avait promis, le jour précédent, de fournir l'emplacement de la chapelle.

M. de Kerloguen fut très ému de cette nouvelle ; mais, apprenant la façon dont les deux paysans avaient été éconduits par le Recteur de Pluneret, il voulut que les Pères Capucins, qui avaient gardé la veille une réserve déconcertante, eussent eux-mêmes connaissance du fait nouveau.

Ceux-ci écoutèrent ; mais ils ne changèrent pas leur manière de voir : à leur avis, il n'y avait toujours pas lieu de bâtir une chapelle.

Au retour, et avant de rentrer chez eux, les deux

amis voulurent revoir l'image plus à loisir, et ils passèrent par le Bocenno.

Il y avait là en ce moment un grand nombre de personnes, entre autres deux prêtres venus tout exprès, dom Yves Richard, qui était du village, et dom Mazur, aumônier de la flotte royale qui avait relâché depuis peu dans les eaux du Morbihan. Là se trouvaient aussi deux religieux Capucins que le hasard seul semblait y avoir amenés.

L'objet qui attirait l'attention de tous était la Statue : et maintenant qu'on l'avait nettoyée et lavée, il était facile de reconnaître encore sur elle, quoique les extrémités en fussent détériorées par un long séjour dans le sol, les plis de sa robe, et même, chose étonnante, des couleurs « blanc et azur ». Elle mesurait environ trois pieds de haut et elle était faite d'un bois très dur. Les deux paysans la mirent debout sur le talus, et se retirèrent.

Cette journée du 8 mars avait été pour Nicolazic très fatigante comme la veille ; et en somme, malgré le miracle de la nuit précédente, il ne semblait guère plus avancé dans ses projets. Et, maintenant que les Pères Capucins s'étaient déclarés, eux aussi, contre la construction d'une chapelle, il avait bien conscience que l'opposition du Recteur serait plus invincible que jamais.

Il n'était pas encore au bout de
LE DIMANCHE 9 ses peines.

Un événement, qui se produisit le
lendemain, parut d'abord manifester que le ciel à son
tour se déclarait contre lui.

Ce jour-là, la foule accourue au lieu du prodige était encore bien plus nombreuse que la veille : c'était le dimanche.

Nicolazic se dirigeait lui-même vers le Bocenno, tout en devisant avec Le Pélicart son voisin, à qui il racontait ses mésaventures et qui le consolait, quand tout à coup il entendit crier « au feu » derrière lui.

Il se retourne, revient précipitamment sur ses pas : sa grange tout entière est en flammes.

On accourt, on travaille à éteindre l'incendie, on jette de l'eau en abondance. Mais on a beau faire, l'édifice est consumé en un clin d'œil. L'accident fut diversement interprété dans la foule ; quelques-uns y virent une punition du ciel. Mais les autres, en y regardant de près, furent bien obligés de convenir que c'était plutôt un nouveau miracle.

Le feu avait agi si activement en effet, et d'une manière si intense, que les pierres elles-mêmes étaient brûlées. Mais, d'autre part, il avait complètement respecté deux meules de blé, qui se trouvaient tout près de la grange et dans la direction où soufflait le vent. Tous les objets qui se trouvaient à l'intérieur étaient demeurés intacts au milieu de l'embrasement !

Ce qui confirmait cette interprétation, ce fut le récit de quelques hommes qui se rendaient en ce moment-là de Mériadec à Pluneret : à l'heure même où l'incendie se déclarait, ils avaient aperçu un trait de feu qui tombait, à travers un ciel très pur, sur le village de Keranna.

Pendant que la foule était ainsi partagée en sentiments contraires, Nicolazic devina tout de suite la raison que le ciel avait eue d'allumer cet incendie.

Cette grange était toute neuve ; et son père en la construisant avait fait entrer dans ses murs les pierres de l'ancienne chapelle : or Dieu ne voulait pas abandonner à un usage profane des choses qui lui avaient été consacrées.

Il ne se laissa donc pas émouvoir par les blâmes qui arrivaient jusqu'à ses oreilles. Du reste les prodiges, qui se renouvelaient presque tous les jours, venaient le rassurer.

Ainsi, deux jours après cet événement, il fut de nouveau transporté miraculeusement à l'endroit de la chapelle ; et dans ce ravissement Dieu lui fit goûter des joies capables de le dédommager de toutes les contradictions.

LE LUNDI 10

Le lundi, vers le soir, une lumière extraordinaire remplit le Bocenno, et auréola particulièrement la statue miraculeuse : plusieurs personnes en furent témoins aussi bien que Nicolazic : et elles entendirent le bruit d'une multitude en marche qui envahissait le Bocenno.

Il n'y avait là, réellement, aucune foule ; mais c'était un présage.

Le lendemain, au même endroit, on entendit le même bruit ; mais cette fois c'était une réalité.

Les pèlerins arrivaient en foule, et non seulement des localités les plus voisines, mais des régions les plus lointaines.

Qui avait pu les prévenir ? « La renommée des merveilles arrivées depuis peu avait, ce semble, été portée

sur l'aile des vents jusqu'en Basse-Bretagne, en des lieux si éloignés que l'on crut que la seule inspiration de Dieu les avait pu avertir... »

Quelques-uns même remarquaient qu'ils étaient partis de chez eux le jour même où la statue avait été découverte.

Et ces pèlerins ne venaient pas en curieux, ils priaient et ils faisaient des offrandes.

Les pièces de monnaie et les pièces d'argent gisaient pêle-mêle au pied de la statue recouverte d'un linge blanc.

François Le Bloennec alla prendre chez lui un escabeau et un plat d'étain qu'il plaça

près du fossé pour recevoir les offrandes.

Cependant, la nouvelle de cette manifestation populaire ne tarda pas à arriver jusqu'au bourg. Quand le Recteur apprit ce qui se passait à Keranna, il entra dans une violente indignation ; et, sur-le-champ, il dépêcha dom Thominec pour mettre fin à ce scandale.



Les premiers pèlerins (Vitrail).

Le vicaire arrive tout en colère ; il va droit à la statue, et la renverse dans le fossé ; puis, se retournant vers l'escabeau, il fait voler d'un coup de pied le plat d'étain avec tout ce qu'il renferme. Alors il interpelle vivement Nicolazic, et lui reproche d'avoir provoqué un tel attroupement. Après quoi, il signifie à tous les pèlerins de s'en retourner chez eux, menaçant en particulier ceux de Pluneret d'excommunication. « Aucun prêtre, leur dit-il, ne vous donnera l'absolution, si vous ne rentrez immédiatement chez vous, ou si vous avez l'audace de revenir ici !... »

Cette sortie violente produisit une grosse émotion sur les gens de la paroisse.

Quant à Nicolazic, aucune marque de mécontentement ne parut sur son visage ; il ne répliqua rien, et se mit tranquillement à ramasser les offrandes éparpillées sur le sol : c'était la première mise de fond pour la future chapelle.

Les jours suivants, il y eut encore grande affluence de pèlerins, et leur nombre augmentait sans cesse.

CHAPITRE III

Réalités des apparitions constatée par les enquêtes.

Jusqu'ici des appréciations, bien tranchées dans un sens et dans l'autre, avaient été émises par le peuple à propos des révélations de Nicolazic et des événements de Keranna.

Mais ces jugements ne pouvaient pas faire autorité : la foule se prononce d'après ses sentiments, elle ne raisonne pas.

C'est à l'Eglise qu'il appartient de juger en cette matière ; et il arrive un moment où elle ne peut pas se dérober à cette obligation.

Or l'Eglise ne s'était pas encore prononcée.

Le Recteur de la paroisse avait, il est vrai, émis son opinion ; mais avec un parti pris évident et sans examen sérieux.

Les Capucins d'Auray avaient étudié le cas avec impartialité et bienveillance, mais ils n'avaient pas osé formuler un jugement.

Du reste, ni le Recteur ni les Capucins n'avaient qualité pour parler au nom de l'Eglise.

C'était à l'Evêque à intervenir.

L'Evêque s'appelait alors Sébastien de Rosmadec ;

il appartenait à une vieille famille bretonne, et il venait de prendre possession du siège de Vannes l'année précédente, le 11 février 1624.

Il était bon, prudent ; et, dès le début, il voulut s'initier au gouvernement de tout son diocèse. Rien d'étonnant dès lors qu'il fût tenu au courant des bruits qui circulaient partout au sujet du Voyant de Keranna.

Frappé des rapports divers qu'on lui avait adressés, apprenant que les pèlerins accouraient en grand nombre, et que la province entière commençait à s'émouvoir, il donna commission à Missire Bullion, bachelier en Sorbonne et recteur de Moréac, de procéder à une première enquête.

A PLUNERET Le commissaire de l'Évêque se rendit à Pluneret, le mercredi 12 mars et manda Nicolazic au presbytère : l'interrogatoire eut lieu en présence du recteur, du vicaire, de dom Yves Richard et d'un clerc nommé Jean Burguin.

A toutes les questions qui lui furent posées, Nicolazic répondit avec netteté et sans embarras. Toutefois la présence des deux prêtres qui lui avaient fait une opposition si déclarée l'intimida quelque peu et l'empêcha de tout dire. Il garda pour lui certaines circonstances, et il ne les révéla que plus tard, lorsque les événements accomplis vinrent donner une autorité plus grande à ses déclarations.

Le procès-verbal de la déposition fut signé de tous les témoins, y compris le recteur et le vicaire.

En présentant à l'Évêque le résultat de son enquête,

le commissaire lui fit connaître aussi l'attitude du recteur de la paroisse et ses efforts pour s'opposer aux projets de Nicolazic, ainsi que les emportements du vicaire qu'il avait envoyé pour disperser la foule en prières. Il ajouta que tous ces efforts n'aboutissaient à rien, et que les pèlerins accouraient toujours.

En écoutant ce récit, et en lisant la déposition de Nicolazic, le prélat fut vivement touché, et il voulut voir et interroger lui-même le Voyant.

A KERGUÉHENNEC La deuxième information eut lieu au château de Kerguéhennec en Bignan, chez Messire du Garo, beau-frère de Mgr de Rosmadec.

L'Évêque ordonna qu'on y fit venir Nicolazic.

Il reçut le Voyant avec sa bienveillance habituelle, écouta patiemment le long récit de tout ce qui était arrivé, puis il discuta, posa des questions, demanda des éclaircissements.

Nicolazic répondit à tout, ingénument et d'une façon très judicieuse.

M. du Garo, qui assistait à l'entrevue, fut prié de l'interroger à son tour.

C'était un ancien membre du Parlement, d'une grande habileté dans les affaires, et initié à toutes les roueries des interrogations juridiques ; à un tel magistrat, expérimenté et très intelligent, il était difficile d'en imposer.

Prenant texte de la déposition qu'il venait d'entendre, il y relève des contradictions apparentes, fait des objections, signale des impossibilités ; il tourne et

dant que d'autres religieux prenaient des informations sérieuses sur la vie et les mœurs du Voyant.

Les quinze jours expirés, Nicolazic retourna au couvent de Vannes. Là, il lui fallut donner de nouvelles précisions, et répondre aux difficultés qui s'étaient présentées à l'esprit des juges.

Ses réponses furent aussi satisfaisantes que la première fois. Pourtant on voulut le soumettre à une dernière et dangereuse épreuve.

Comme ils s'en retournait à la maison, deux Religieux l'accompagnèrent jusqu'à la chapelle de Béléan.

Cette démarche, où le paysan ne vit qu'une marque de bienveillance, avait un but qu'il ne pouvait soupçonner : on voulait tenter un dernier effort pour découvrir le fond de son âme. A la solennité des interrogatoires succédait ici le libre abandon de la conversation familière. Cette tactique était habile, car n'étant plus sur ses gardes, le paysan laisserait peut-être échapper quelques paroles compromettantes ou des réponses embarrassées.

Mais comment pouvait se compromettre un homme qui parlait toujours avec ingénuité et sincérité !

La mission des Capucins était enfin terminée. Ils allèrent en rendre compte à l'Évêque : ils concluaient qu'à leur avis le Voyant était véridique dans ses déclarations, et qu'il était opportun de construire la chapelle demandée.

La conviction de l'Évêque était faite. Toutefois, avant de la rendre publique, il pria les Pères Capucins de se transporter eux-mêmes sur le théâtre des événements, et de lui faire un nouveau rapport sur ce qui s'y passait.

CHAPITRE IV

Réalité des apparitions établie par la discussion des faits.

Quelles sont les raisons qui entraînèrent la conviction des juges et de l'Évêque ? — Nous allons les exposer, en étudiant à notre tour la réalité des apparitions.

Les apparitions sont réelles — si le Voyant a été sincère, et s'il n'était pas un halluciné, — s'il n'a pas trompé, et s'il n'a pas été trompé lui-même.

La question est donc de savoir si le Voyant de Keranna a été un malade ou bien un imposteur.

CE N'EST PAS UN IMPOSTEUR

1. A le prendre au moment des apparitions, Nicolazic était, de l'aveu de tous, l'homme le plus estimable de la localité : le respect qu'il avait de la vérité le faisait choisir comme arbitre par ses voisins. Quelques-uns d'entre eux pouvaient bien porter envie à sa supériorité sociale et à la prospérité de ses affaires, mais personne ne suspectait sa bonne foi ; les prêtres de la paroisse et les gentilshommes avec lesquels il était en relation avaient pour lui la même estime que les gens de sa condition.

Et cette estime était méritée.

Personnellement, il était très modeste, et ne cherchait nullement à se faire valoir ; il avait plutôt une tendance excessive à se défier de lui-même ; et c'est précisément pour se maintenir davantage dans son humble condition de paysan qu'il refusa d'apprendre le français ; avec cela, exemplaire dans ses mœurs de chrétien d'une conscience délicate.

Ce n'était rien moins qu'un mystificateur.

2. Du reste quel intérêt avait-il à monter une mystification de ce genre ? Quel motif l'aurait porté à mentir ?

Ce n'est pas l'amour de l'argent : il s'est toujours montré désintéressé. Lorsque plus tard l'entreprise eut réussi au-delà de tout ce qu'il pouvait lui-même rêver, il refusa obstinément les dons personnels qu'on lui offrait, et il se dépouilla même d'une partie de ses biens pour enrichir le pèlerinage.

Ce n'est pas non plus la vanité : il hésita longtemps à se mettre en évidence et à se présenter comme le messager de sainte Anne ; il se rendait bien compte que ce rôle extraordinaire était de nature à lui nuire dans l'opinion plutôt qu'à lui servir. — Pendant les années qui suivirent, il ne parlait que malgré lui des merveilles dont il avait été favorisé ; ou bien il éludait adroitement les questions qu'on lui posait, ou bien il détournait la conversation avec une gaîté pleine de finesse et de bonhomie. Et l'on sait du reste qu'il ne quitta son village, pendant quelques années, que pour se dérober aux hommages des pèlerins.

Il est donc invraisemblable qu'il ait voulu tromper.

3. D'ailleurs personne n'a jamais constaté qu'il l'eût fait.

Nous savons qu'il a été soumis à des enquêtes nombreuses, minutieuses et variées. Et toujours ses affirmations se sont produites de manière à écarter de lui tout soupçon de mauvaise foi.

On a eu beau le harceler et lui tendre des pièges : ni le théologien subtil, ni l'homme de loi rompu à la procédure, ni ceux qui recouraient aux intimidations, ni ceux qui cherchaient à le surprendre dans la familiarité et la causerie, personne n'a jamais réussi à le troubler dans son récit ; jamais une contradiction, jamais une hésitation de mémoire, jamais une réponse embarrassée.

De toutes ces épreuves, le Voyant de Keranna sortit victorieux. Tous les juges s'accordèrent à rendre hommage à son ingénuité, qui exposait avec une égale franchise ce qui était à son avantage et ce qui était en sa défaveur.

Il est vrai que le Recteur et le vicaire l'accusèrent pendant quelque temps de mensonge et d'hypocrisie, mais tous deux se sont déjugés plus tard et publiquement.

4. En outre, s'il avait menti, il lui eût fallu entraîner, contre toute vraisemblance, beaucoup de complices dans son imposture : non seulement son beau-frère qui se trouvait avec lui près de la fontaine, mais les voyageurs de Pluvigner qui virent la Dame majestueuse descendre sur le Bocenno, et les gens de Mériadec qui aperçurent le feu tombant sur la grange en plein jour, et ceux qui entendirent comme lui le bruit

mystérieux de la foule au Bocenno, et les cinq témoins qui assistaient avec lui à la découverte de la statue.

Et le moyen de maintenir jusqu'au bout, sans qu'il s'y produisît la moindre fissure, une mystification aussi colossale, à laquelle auraient pris part tant de gens qui n'avaient aucun intérêt à mentir !...

5. Aux épreuves de sincérité qui furent consignées par les enquêtes, nous pouvons en ajouter une autre d'une valeur singulière.

Au moment de sa mort on le soumit à une dernière épreuve.

Quand l'heure approchait pour lui de paraître devant le Juge que personne ne peut tromper, son confesseur lui présenta la statue de sainte Anne et lui demanda :

— « Est-il vrai que vous ayez trouvé miraculeusement cette image, ainsi que vous l'avez affirmé un grand nombre de fois ? »

— « Oui, répondit le mourant avec une grande sérénité. » Puis il baisa la statue avec tendresse, et bientôt après il rendit le dernier soupir.

**CE N'EST PAS
UN HALLUCINÉ**

On n'a jamais du reste contesté sérieusement la sincérité de Nicolazic, mais ne s'est-il pas trompé lui-même ?

N'était-ce pas un malade, comme s'obstinait à le répéter son Recteur au début, ou, comme on dirait aujourd'hui, un halluciné ?

C'est à notre époque une question importante ; et

il est nécessaire de l'envisager avec le plus grand soin, sans le moindre parti pris.

L'halluciné est un malade, un déséquilibré, un taré.

Or Nicolazic n'est rien de tout cela, qu'on le considère *avant* les apparitions, ou *après* ou *pendant* leur durée. Il est même tout le contraire : ni son tempérament, ni son sexe, ni son âge, ni ses habitudes ne le prédisposaient à cet état morbide.

A

Au moment où les apparitions vont commencer, Nicolazic a quarante ans ; ce n'est pas à cet âge que l'on devient brusquement halluciné sans cause apparente.

Ce n'était pas un rêveur qui perdît son temps. — Dans l'importante exploitation qu'il dirigeait, il montrait un tel sens pratique qu'il obtenait toujours les meilleures récoltes du village.

Ce n'était pas un intempérant. — Nous n'ignorons pas que les paysans bretons, quand ils ont une longue habitude de l'ivresse, peuvent énerver leur organisme au point d'amener un trouble mental qui leur suggère des visions bizarres. Mais les contemporains ont pris soin de noter que Nicolazic se faisait précisément remarquer par sa sobriété.

Ce n'était pas un esprit faible. — Les paysans n'accordent leur confiance et ne font confiance de leurs affaires qu'à ceux qui montrent une réelle supériorité par leur droiture d'esprit et leur pondération : or Nicolazic était estimé de tous, et on le prenait comme arbitre dans les causes difficiles.

Ce n'était pas un mystique. — Il avait, il est vrai,

des pratiques religieuses, il communiait souvent, et il avait presque toujours son chapelet en main ; il pensait souvent à sainte Anne. Cette piété simple, virile, sans trouble et sans ostentation, le préparait peut-être à avoir des visions réelles, comme d'autres mystiques, chez qui le sens pratique s'unit aux faveurs exceptionnelles ; mais elles ne le prédisposaient nullement aux illusions d'un malade qui croit voir ce qu'il ne voit pas.

Ce n'était pas un mélancolique. — La gravité de son caractère le mettait à égale distance d'un enjouement déplacé et de la tristesse malade. Les prêtres de la paroisse étaient d'accord avec tout le monde pour le regarder comme un homme prudent et sage ; et les Religieux qui eurent à l'examiner constatèrent « qu'il était d'un bon jugement ».

B

Voyons-le maintenant au moment où les apparitions se produisent.

1. D'après les aliénistes, les hallucinations dépendent de l'organisme du sujet et des circonstances extérieures qui influent sur lui. Si toutes ces conditions demeurent les mêmes, elles amènent fatalement des visions identiques. Or, dans les visions de Nicolazic, les circonstances étant identiquement les mêmes, les phénomènes surnaturels varient ; et lorsque, au contraire, les circonstances extérieures varient, il arrive parfois que les apparitions sont identiquement les mêmes.

Les apparitions sont donc indépendantes de l'organisme du Voyant.

Et rien de plus varié que ces apparitions.

Tantôt c'est un flambeau qu'il voit, et tantôt c'est une personne. Tantôt le cierge est porté par une main bien visible, et tantôt il est suspendu en l'air sans rien qui le soutienne ; tantôt il ne bouge pas, et tantôt il se déplace.

Quant à la personne, d'abord elle est silencieuse, ensuite elle parle. Elle se montre en plusieurs endroits : à la fontaine, près de la croix, dans la grange, et ailleurs encore. Le plus souvent elle est immobile ; cependant, dans la nuit la plus mémorable, elle fait route sur un long parcours en compagnie du Voyant. — La parole est toujours douce et agréable, mais l'accent n'est pas toujours le même ; tour à tour elle blâme ou elle console, elle encourage ou elle donne des ordres.

Au cours des manifestations mystérieuses, Nicolazic perçoit tantôt le bruit d'une multitude en marche et tantôt des chants angéliques qui le ravissent en extase.

Et ce qui frappe le plus dans les apparitions de Keranna, c'est encore moins la variété que l'enchaînement continu et la progression harmonieuse. Elles convergent toutes vers un même but, depuis les visions très humbles qui les commencent jusqu'aux déclarations éclatantes qui les terminent.

Dans les hallucinations on ne trouvera pas cette prodigieuse variété : l'halluciné est un malade qui fait toujours les mêmes rêves.

2. Dans les visions d'un halluciné, qui ne sont en définitive que des cauchemars, il y a nécessairement,

comme dans tous les rêves, quelque chose d'imprécis et d'indéterminé.

Interrogez-le, jamais ses récits ne vous laisseront une impression nette. Ne faisant pas usage de sa raison, étant tout entier sous l'empire des sens et de l'imagination, il ne s'est pas rendu compte ; et comment pourrait-il alors décrire ce qu'il n'a vu ou entendu que d'une manière confuse.

Comparez maintenant ces images vaporeuses aux conceptions si claires de Nicolazic.

Pour ne parler que de la personne qu'il voit, remarquez avec quelle netteté il décrit l'auréole lumineuse qui l'entoure et l'attitude qu'elle a, le cierge qu'elle porte et dont la flamme n'oscille pas au souffle du vent, le nuage où se posent ses pieds, le costume du fin lin qui l'enveloppe, l'expression du visage où se réunissent la beauté de la sainte et la gravité de la mère, la voix avec ses inflexions différentes. etc.

Au cours des interrogatoires auxquels il a été soumis jusqu'à sa mort, il lui a fallu souvent rapporter les paroles si nombreuses qu'il disait tenir de sainte Anne : il n'a jamais varié dans ses récits. Et un jour qu'on lui lisait le texte où l'on avait infidèlement reproduit sa déposition, il eut soin de protester et de rectifier. Le greffier avait écrit que la chapelle primitive avait été bâtie en l'an 700. — Non, reprit vivement Nicolazic, c'est en 700 qu'elle a été détruite.

Il raconte ses visions avec toutes les circonstances de temps et de lieu, il précise l'endroit, le jour, l'heure. Par exemple, pour la première apparition : c'est une heure après le coucher du soleil, en compagnie de son beau-frère qu'il avait rencontré là sans s'y attendre ;

les bœufs s'effraient, eux-mêmes ont peur, s'enfuient, pour ensuite revenir sur leurs pas...

Que de précision dans la notation de détails qui nous paraissent à nous inutiles ! C'est que Nicolazic se possédait parfaitement, et sa raison toujours libre contrôlait tout ce qui lui passait sous les yeux.

3. L'halluciné ne fait que se souvenir, il ne crée pas. Dans les phénomènes étranges qu'il subit, il n'y a que des combinaisons grossières d'éléments sensibles qu'il a perçus précédemment ; il ne voit que ce qu'il a déjà vu, il n'entend que ce qu'il a déjà entendu... Ses visions ne sont que des reproductions plus ou moins bizarres de la réalité.

Chez Nicolazic rien de semblable : ce qu'il dit est très intéressant : on n'y rencontre rien de heurté, ni de disparate, ni d'incohérent.

Il a été examiné pendant plusieurs semaines par des théologiens qui se tenaient sur leurs gardes : or, soit qu'il répât des paroles entendues, soit qu'il décrivît des choses vues, ses réponses étaient si judicieuses, et il se soutint si bien, que les théologiens ne purent y relever quoi que ce fût de contraire à l'Évangile et aux décrets de l'Église.

Quel est l'halluciné qui pourrait en faire autant ?

Quand il s'agit de décrire l'apparition, il ne se borne pas, comme ferait un halluciné, à reproduire des choses qu'il connaît déjà : il fait des combinaisons nouvelles, et qui sont des trouvailles très heureuses ; il crée, au sens artistique de ce mot.

Non seulement ses inspirations ne pouvaient pas venir d'un cerveau malade, mais comment les expli-

quer s'il n'a pas eu réellement sous les yeux la belle vision dont il nous parle !

Voilà un paysan, qui n'a jamais été dans les écoles, dont la vie s'est écoulée dans les occupations matérielles de sa ferme : à un moment donné, il conçoit un type de statue de sainte Anne qu'il n'a jamais eu sous les yeux, ni dans l'église de Pluneret, ni dans les chapelles qu'il fréquentait ; toutes les images de la Sainte devant lesquelles il avait prié étaient des groupes à deux ou à trois personnages ; aucune d'elles ne représentait sainte Anne, isolée de sa fille et de Notre-Seigneur, un flambeau à la main...

Qui voudrait croire que ce paysan illettré ait pu trouver, au cours d'un état morbide, un modèle de statue auquel personne n'avait pensé jusque-là, que nul artiste ne désavouerait, que nul théologien n'a pu critiquer..

4. Dans l'intervalle de ses crises, l'halluciné n'en est pas moins un malade et un détraqué : on voit en lui de l'orgueil, du mécontentement, du caprice, de l'irritation ; il est égoïste et maussade : tel est le caractère même de sa maladie.

Si Nicolazic était un halluciné, il faudrait donc que sa maladie fût un cas à part, précisément parce qu'elle se révèle avec des caractères absolument opposés à ceux que nous venons d'énumérer.

Loin d'être un obstiné, il doute de lui-même ; loin d'être un orgueilleux, il ne veut pas croire d'abord qu'il soit favorisé d'une vision du paradis : il demande conseil, et se retire humblement quand on le blâme ou qu'on le désapprouve ; et même, lorsque plus tard

sa conviction est fixée, il est aussi respectueux qu'au premier jour devant ses contradicteurs.

Il ne se montre pas maussade ou capricieux. Il est triste, il est vrai, et il va même jusqu'à pleurer ; mais son chagrin vient, non pas d'une vision qui l'aurait troublé et déprimé, mais des difficultés que rencontre son message.

C

Le cerveau de l'halluciné se détraque de plus en plus ; et, le mal suivant son cours, l'aboutissement presque fatal de ses crises successives c'est la folie.

Chez Nicolazic, on voit se produire tout le contraire : il sort de ses visions toujours heureux, toujours consolé, toujours plus résolu ; et, lorsque son message a été accepté de ceux à qui il avait à le transmettre, un homme nouveau et supérieur se révèle en lut : toutes ses facultés s'épanouissent avec un développement extraordinaire.

Nicolazic ne se retire pas en effet de la scène, comme le font d'autres Voyants, après avoir transmis son message : non seulement il a été l'inspirateur du pèlerinage, mais, pendant les premières années qui suivirent, il en fut encore la cheville ouvrière, par son intervention efficace auprès des travailleurs qu'il savait recruter et diriger, auprès de l'architecte dont il modifiait le plan avec compétence, auprès des Religieux dont il excitait le zèle, auprès de l'Évêque auquel il soumettait ses propres vues avec à-propos et succès.

Cette activité intelligente, il l'a montrée pendant sa vie entière ! Et d'autre part nous savons aussi qu'il a

continué à recevoir les visites de sainte Anne jusqu'à sa mort. Dans l'hypothèse de l'hallucination il y aurait eu donc, en Nicolazic, simultanéité de deux états qui se contredisent : un rare bon sens pratique, et un détraquement cérébral qui enlève au sujet la possession de lui-même !

L'hypothèse de l'hallucination, si on persistait à le soutenir, amènerait encore d'autres invraisemblances aussi fortes que les précédentes.

Si sa vision n'avait pas été réelle, il eût fallu non seulement qu'il eût été malade lui-même, mais que son mal se fût communiqué tout autour de lui : à sa femme, qui trouva les douze quarts d'écus ; à son beau-frère, qui, s'étant rendu, sans s'être concerté avec lui, auprès de la fontaine, aperçut la même apparition ; — et non seulement aux personnes de sa maison, mais encore à ses voisins, qui s'en allèrent avec lui, à la lueur du flambeau mystérieux, découvrir la statue du Bocenno ; — et non seulement aux gens du village, mais encore à des personnes qui vivaient loin de lui comme les voyageurs qui s'en allaient d'Auray à Pluvigner, ou comme ceux qui se rendaient de Mériadec à la grand'messe de Pluneret.

CHAPITRE V

Réalité des Apparitions confirmée par les événements.

Le témoignage des faits vient corroborer à son tour la réalité des visions.

1. C'est avant tout la découverte de la statue.

Plusieurs jours avant le 7 mars, Nicolazic avait annoncé que sainte Anne lui ferait découvrir une image ; il accompagna cette prédiction d'indications précises : ce serait bientôt, à un endroit encore inconnu, où le flambeau le conduirait. Il fit part de sa révélation à un grand nombre de personnes, entre autres à Julien Lézulit, à M. de Kermadio, à M. de Kerloguen... Et, dans la nuit du 7 au 8 mars, la prophétie se réalisa en effet, devant plusieurs témoins qu'il avait convoqués tout exprès.

Comment un halluciné pourrait-il annoncer un fait avec cette précision, noter à l'avance les circonstances de l'événement, et découvrir avec une sûreté infaillible un objet qui se trouve caché en terre?...

2. C'est ensuite l'incendie de la grange. Il fut causé miraculeusement par le feu du ciel ; il eut lieu en

plein jour, devant un très grand nombre de témoins.

Et, tout en faisant son œuvre destructrice avec une rapidité inexplicable, il épargna, soit autour de lui, soit à l'intérieur même de la grange qu'il consumait, des objets qui, au dire de tous, devaient être fatalement la proie des flammes !

Quand l'incendie sa déclara, on put croire tout d'abord, et quelques-uns le dirent, que Dieu voulait punir un imposteur ; mais, quand on remarqua la façon intelligente dont le feu se conduisit, il fallut bien reconnaître que le ciel venait au contraire rendre témoignage à la véracité du Voyant.

3. C'est aussi le châtement du Recteur de Pluneret et de son vicaire.

Dom Thominec avait brutalement renversé du talus où on l'avait dressée, la statue miraculeuse. Mal lui en prit. Deux jours après, il fut saisi, à la jointure du bras, d'un mal inexplicable et douloureux que nul ne put guérir ni adoucir ; et il en mourut au bout de trois ans, après avoir reconnu sa faute.

La punition du Recteur fut plus significative encore.

Trois semaines après la découverte de la statue, il fut frappé de paralysie dans des circonstances mystérieuses. Une nuit, étant couché dans son presbytère, il eut la sensation qu'on le rouait de coups, bien qu'il fût seul dans sa maison. Il crut même que des malfaiteurs s'étaient introduits chez lui pour le tuer, et il appela au secours. La douleur qu'il ressentait dans les bras était intolérable. Et ce ne fut pas un mal passer : ses bras étaient réellement perclus, et il demeura paralysé.

Toutefois son infirmité ne changea rien à ses sentiments, et n'arrêta pas ses invectives contre Nicolazic.

Un ecclésiastique de ses amis lui insinua enfin que peut-être il ne prenait pas les vrais moyens pour guérir le mal inexplicable dont il souffrait ; pourquoi ne pas recourir à la Sainte qui avait parlé à Nicolazic !

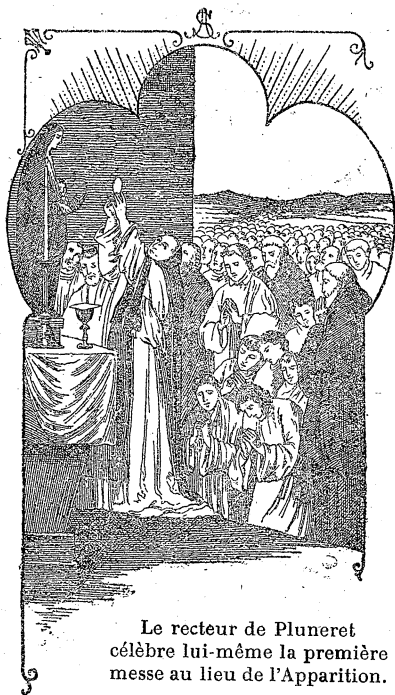
Dom Roduez obéit à ce conseil : neuf fois de suite, il se rendit au Bocenno, la nuit, furtivement, par des chemins détournés. Le neuvième jour il se traîna jusqu'à la fontaine, et comme il ne pouvait se servir de ses bras lui-même, il se fit assister pour baigner dans la source ses membres paralysés. Instantanément, il se trouva guéri. Aussitôt, il alla s'agenouiller devant la statue, dont la découverte lui avait fait proférer des paroles dédaigneuses et blessantes. Le voilà désormais transformé : d'adversaire obstiné qu'il était, il va devenir un des appuis de la dévotion.

Il fit réparation publique à sainte Anne, et promit de venir célébrer lui-même la première messe qui se dirait en ce lieu béni. Il fit aussi réparation à Nicolazic, reconnaissant qu'il avait eu tort de le traiter de visionnaire ; il redevint son ami, et lorsque, deux ans plus tard, le pieux laboureur eut enfin la joie d'être père, le Recteur voulut être le parrain de son enfant.

4. Il y avait au village de Keranna un paysan qui jalousait Nicolazic : c'était Marc Erdeven.

En voyant l'image retirée de la terre et encore souillée de boue, il en rit : « Ça, dit-il, une statue de sainte Anne ! Pour que j'y croie, il faudrait que ce morceau de bois, transporté dans ma maison, revînt de lui-même en cet endroit-ci. » A peine eut-il pro-

noncé ce défi qu'il eut à s'en repentir : il tomba malade sur-le-champ et se trouva bientôt en danger de mort. Mais il s'humilia, reconnut sa faute et eut recours à la Sainte qu'il avait outragée : sa guérison fut immédiate.



Le recteur de Pluneret célèbre lui-même la première messe au lieu de l'Apparition.

Il parlait encore, quand tout à coup une flamme l'environna : le tonnerre éclate, et son cheval cabré le fait rouler à terre. Il se relève aussitôt, sans blessure, remonte à cheval, et continue ses invectives : un nouveau coup de foudre, aussi inattendu que le premier,

5. A la même époque, un gentilhomme de Pluvigner, le sire de Coatmenez, rencontra dans une lande voisine du Bocenno un groupe nombreux de pèlerins : il les apostropha, les traita de fainéants et de cœurs ; il leur reprocha surtout d'abandonner leurs villages, avec un si beau temps, « sur les rêveries d'un pauvre idiot » qui s'imaginait avoir des révélations.

le désarçonne une seconde fois, et le jette sous son cheval.

Il ne regimba plus : converti dans les mêmes circonstances que saint Paul, il se fit comme lui, à partir de ce moment, l'apôtre de ce qu'il avait combattu.

Quelques instants après, on vit arriver au Bocenno le gentilhomme menant humblement son cheval par la bride, et suivi des pèlerins qu'il avait d'abord dissuadés de venir en ce lieu.

Ainsi l'histoire nous montre ceux qui ont combattu avec le plus d'âpreté les projets de Nicolazic, venir l'un après l'autre rendre hommage à sa bonne foi, reconnaître la véracité de sa parole, et s'incliner avec respect devant l'image qui était le signe sensible de sa mission.

Et, chose curieuse, ses adversaires convertis arrivaient de toutes les classes de la société : c'était le recteur de sa paroisse, c'était un paysan de son village, c'était un gentilhomme qui exerçait une fonction publique dans les environs.

* * *

Une autre preuve, si toutes les autres faisaient défaut, suffirait à elle seule pour établir irréfutablement la bonne foi de Nicolazic et la réalité objective de ses visions.

Une transformation prodigieuse et des événements extraordinaires ne tardèrent pas, après les révélations du Voyant, à s'accomplir à Keranna.

Était-il possible, humainement parlant, de les prévoir et de les prédire dans les premiers mois de 1625 ?

Quelqu'un pouvait-il, si Dieu ne l'inspirait, annoncer dès lors tout ce qui se ferait plus tard ? que dans le champ inconnu du Bocenno, des foules sans nombre et incessamment renouvelées se donneraient rendez-vous comme en un sanctuaire ? que dans un pays où les chapelles tombaient en ruines faute de ressources pour les réparer, se construirait une chapelle qui effacerait l'éclat de toutes les autres ? que la générosité des fidèles, qui ne savait plus donner, deviendrait ici une source intarissable de revenus ?

Et pourtant Nicolazic a prédit tout cela.

Cette prédiction il l'a faite, non en termes vagues et confus, mais de la façon la plus formelle et la plus explicite, lorsqu'il affirmait que « rien ne manquerait pour bâtir la chapelle, et d'autres choses encore au grand étonnement de tout le monde ».

Il l'a faite, non pas une fois et à ses amis, mais plusieurs fois et même devant ses contradicteurs les plus violents, bien qu'il sût qu'il serait traité par eux de rêveur et de fou ; et il a même voulu qu'elle fût consignée dans la « Déclaration » officielle du Commissaire épiscopal.

Et il l'a maintenue avec une fermeté que les outrages ni les raisonnements n'ébranlèrent jamais, avec une conviction que la réalisation des faits ne put pas augmenter, car dès le début elle fut inébranlable et absolue.

Elle s'est du reste accomplie, dans une certaine mesure, du vivant même de Nicolazic, qui a pu voir de ses yeux l'étonnement de la foule devant les merveilles opérées à Sainte-Anne.

Elle a continué à se réaliser après lui ; et aujourd'hui

encore, nous la voyons s'accomplir sous nos yeux avec la même constance et la même régularité.

Un pauvre laboureur, si raisonnable et si intelligent qu'on le suppose, pourrait-il, si le ciel ne lui parlait, faire connaître à l'avance, d'une façon aussi certaine, des événements aussi importants, qui se réalisent à l'encontre de toute prévision et de toute vraisemblance ? Le pourrait-il surtout, si au lieu de recevoir des confidences divines, il ne s'inspirait que des suggestions d'une imagination hallucinée ?

Pour lire aussi clairement dans un avenir aussi étendu, ce n'est pas un *visionnaire* qu'il faut être, mais un véritable *voyant*.

* * *

Reste une troisième hypothèse, dont les incroyants ne se soucient pas, mais dont les théologiens ont dû se préoccuper au xvii^e siècle.

Les enquêteurs, à Vannes et à Auray, se sont demandé si le Voyant n'obéissait pas à des suggestions diaboliques, et c'est même la question qu'ils ont examinée avec le plus de soin.

La question a moins d'importance pour nous : de nos jours, les sceptiques attribuent les visions bien plus à la surexcitation d'un cerveau halluciné qu'à l'intervention du démon : et c'est pour eux principalement que nous ayons écrit, moins cependant pour les convaincre que pour montrer que notre conviction est scientifiquement raisonnable.

Pour les croyants, il y a chose jugée : ils n'auront

pas la moindre peine à admettre les conclusions de l'enquête épiscopale.

Et du reste les caractères des apparitions que nous avons signalés écartent absolument la supposition d'une intervention diabolique.

Les visions du diable sont toujours entachées de quelque laideur ; et sous un aspect ou sous un autre, elles se dénoncent toujours par quelque difformité : dans celle de Nicolazic tout est beau et harmonieux.

Les visions du diable laissent toujours dans l'âme une impression pénible et déprimante : Nicolazic trouve toujours dans les siennes la paix, le réconfort et la sécurité.

Les visions du diable sont inutiles et puériles ; elles ne mènent à rien de bien : celles de Nicolazic avaient pour but de faire honorer Dieu et de contribuer au bien des âmes.

L'histoire entière du Pèlerinage, les prodiges qui s'y sont accomplis, les grâces innombrables qu'on n'a cessé d'y obtenir depuis trois siècles, le développement merveilleux de la dévotion qui s'est étendue si vite à toute la province et qui a agrandi même le règne de Jésus-Christ, tout nous prouve que nous sommes ici en présence d'une œuvre divine.

CHAPITRE VI

La mort du Voyant.

Avant de mourir, Nicolazic vit l'accomplissement des promesses que sainte Anne lui avait faites. Les foules étaient venues et continuaient à venir ; les ressources étaient abondantes, la chapelle avait été bâtie, et il s'y opérait des conversions et des miracles sans nombre.

Son humble village était devenu la capitale du culte de sainte Anne ; et le Pèlerinage était déjà un des plus fréquentés de la France et du monde.

Aussi les fidèles cherchaient-ils avec une curiosité légitime à voir l'homme prédestiné dont le ciel s'était servi pour créer un mouvement religieux incomparable.

Mais cet homme n'aimait pas à satisfaire la curiosité de la foule.

Dès que son rôle fut terminé il s'éloigna du village de Keranna pour se dérober à l'admiration qu'on lui témoignait ; et, reprenant sa vie de laboureur sans rien changer à la simplicité de ses habitudes anciennes, il se retira au bourg de sa paroisse où il possédait une métairie.

Cependant sa solitude de Pluneret était réjouie par

deux faveurs inespérées : la présence de deux enfants, petit garçon et petite fille, que Dieu lui avait accordés après quinze ans de mariage stérile, — et la visite que sainte Anne s'était remise, après une longue interruption, à lui faire tous les ans quelque temps avant sa mort.

Il ne revenait à Sainte-Anne que pour s'entretenir avec les Religieux, et pour assister aux grandes fêtes, où son cœur goûtait une joie sans pareille à voir le triomphe de sa Bonne Maîtresse, qu'il avait eu tant de peine à procurer et qui dépassait aujourd'hui tous ses rêves.

* * *

Le Voyant avait toujours manifesté le désir d'être inhumé à l'endroit même où il avait découvert la statue miraculeuse.

Aussi les Carmes, qui avaient une si grande vénération pour lui, se préparèrent-ils à faire droit à sa demande, dès qu'ils apprirent qu'il était gravement malade.

On l'envoya chercher dès le lendemain, et on le transporta sur une civière, pendant que son confesseur marchait à côté de lui tout le long du chemin.

Pendant les six jours qu'il vécut encore, il édifia tous les Religieux, qui le visitaient à l'envi, par sa résignation, sa patience, son humilité qui se montrait reconnaissante des moindres services qu'on lui rendait, et surtout par la grande sérénité de son âme, répétant sans cesse ce mot qui lui était familier : « A la volonté de Dieu ! A la volonté de Dieu. »

Il se confessa plusieurs fois, reçut le saint viatique ;

et, le mal s'aggravant, il voulut aussi recevoir l'Extrême-Onction en pleine connaissance.

Aussitôt muni du secours de l'Eglise, il entra en agonie et perdit la parole.

Autour de son lit, deux ou trois Religieux l'assistaient : l'un murmurait à son oreille des invocations saintes, avec le nom de Notre-Seigneur, de la Sainte Vierge et de sainte Anne ; les autres récitèrent les prières liturgiques, s'attendant à chaque minute à le voir expirer. Son fils était présent à l'agonie.

Tout à coup ses traits bouleversés par la souffrance se transfigurèrent. Son visage prit une expression extraordinaire de joie et de beauté. Ses yeux, tout à l'heure éteints, se fixèrent avec ravissement sur un objet qui paraissait venir d'en haut.

— « Que regardez-vous ainsi ? lui demandèrent les Religieux. Et quels sentiments éprouvez-vous ? »

Nicolazic, qui avait comme perdu la parole, répondit d'une voix très calme et très intelligible : « Je vois la Sainte Vierge et Madame sainte Anne ma bonne Maîtresse ! »



Nicolazic,
le Voyant de sainte Anne.

Puis il se tut.

A ces mots de sainte Anne, son confesseur fut inspiré de lui demander une suprême déclaration. Il alla prendre la statue, et, la présentant à Nicolazic, il lui dit : — « Est-il vrai que vous avez trouvé miraculeusement cette image, ainsi que vous l'avez affirmé un grand nombre de fois ? »

— « Oui », répondit le mourant.

— « Avez-vous toujours votre confiance ordinaire en sainte Anne ; et êtes-vous heureux de mourir à ses pieds ? »

— « Oui », dit-il encore.

— « Eh bien ! l'heure est venue de paraître devant Dieu, baisez la sainte image. »

Il baisa la statue avec tendresse et respect : et perdant de nouveau la parole, il ne tarda pas à expirer, en présence de tous les Religieux que l'on avait convoqués par le son de la cloche.

Sainte Anne, qui était là, avait interrompu un moment l'agonie de son messager, afin que sa dernière parole fût un témoignage à la réalité des apparitions.

C'était le 31 mai 1645.

Ainsi mourut Nicolazic : il avait 63 ans.

CHAPITRE VII

A travers trois siècles.

Beaucoup de lieux de Pèlerinage, — et des plus célèbres, — après avoir joui d'une vogue et d'une popularité universelle, ont vu, au bout d'une période plus ou moins longue, se ralentir le mouvement des populations vers eux. Il en est même dont le nom aujourd'hui est à peine connu.

Sainte-Anne d'Auray n'a pas subi ce déclin : tel il était à ses débuts au ^{xvii}^e siècle, tel il s'est maintenu à travers les 300 ans qui viennent de s'écouler. Le nombre de ses visiteurs, loin de décroître, augmente au contraire à mesure que les voyages deviennent plus faciles et nécessitent des absences beaucoup moins prolongées.

Au ^{xvii}^e siècle les reines et les princesses y envoyaient des messagers prier en leur nom ; au ^{xix}^e on a vu des princesses y venir en personne ; on y a vu l'empereur et l'impératrice ; on y a vu le président de la République. Le nombre des cardinaux qui l'ont visité ou présidé ses fêtes est considérable ; on y a souvent assisté à des sacres d'évêques. La vogue des grands pèlerinages collectifs, qui s'est déclenchée partout en France après la guerre de 1870, n'a pas augmenté la

popularité de Sainte-Anne d'Auray ; mais ici comme ailleurs, plus peut-être qu'ailleurs, elle a provoqué des manifestations et des solennités fréquentes et grandioses. Au xx^e siècle ce sont des réunions d'hommes qu'on y a particulièrement remarquées, évaluées à 20.000, 25.000 et 40.000.

Toutefois la période la plus mémorable de son histoire est celle qui s'écoula de 1792 à 1802, pendant la Révolution française.

En ce temps-là les églises étaient partout fermées, les religieux exilés, les prêtres persécutés et traqués : impossible de célébrer une messe en public et d'organiser une cérémonie. Or jamais peut-être il n'y eut plus de pèlerins qu'en ces mauvais jours à Sainte-Anne d'Auray. On y venait aux jours traditionnels, le 7 mars, à la Pentecôte, le 26 juillet, malgré les menaces, malgré les dangers. A défaut de prêtres, les pèlerins priaient seuls ; ils faisaient leurs processions habituelles du cloître à la fontaine miraculeuse ; ils demeuraient agenouillés devant les portes de la chapelle. Un jour un envoyé du Gouvernement, venu tout exprès pour se rendre compte de cette protestation populaire, écrivit à ses chefs qu'il était impossible d'opposer une digue à ce flot sans cesse renouvelé de pèlerins ; et il concluait qu'il valait mieux leur rendre leurs prêtres que de s'obstiner à croire qu'on les changerait...

Les biens du Pèlerinage furent confisqués tous et vendus, sauf la chapelle, qui ne fut jamais aliénée ; et, chose digne de remarque, si la chapelle resta ainsi libre et ouverte presque sans interruption pendant ces

dix années, c'est la meilleure preuve que le concours du peuple ne se ralentit jamais, puisque, de l'aveu même de l'Administration révolutionnaire, le Pèlerinage lui rapportait de gros revenus grâce aux offrandes que les fidèles y jetaient ingénuement dans les troncs.

Quelle est donc la cause de cette vitalité exceptionnelle, qui tranche sur celle de la plupart des anciens Pèlerinages ? Saint-Servais de Maestrich et St-Jacques de Compostelle, Notre-Dame du Puy et Notre-Dame de Liesse, Chartres et Lorette, les Sept Saints de Bretagne et le Mont Saint-Michel, etc., n'attirent plus les foules comme autrefois, tandis que l'on continue toujours de venir à Sainte-Anne ?

Les causes de leur déclin sans doute sont très diverses. En tout cas il y a une raison majeure qui semble garantir pour longtemps Lourdes et Sainte-Anne d'Auray contre une pareille déchéance. A ces lieux de dévotion, jadis fréquentés pour ainsi dire par la chrétienté tout entière, on se rendait en foule, moins pour honorer la Sainte Vierge ou les saints, qu'avec l'intention d'expier ses fautes en se condamnant ainsi aux fatigues et aux dangers d'un lointain voyage. C'étaient avant tout des pèlerinages de pénitence, approuvés d'ailleurs et encouragés par l'Eglise. Mais cela ne pouvait durer qu'aussi longtemps que durerait dans le peuple cette mentalité du moyen-âge...

A Sainte-Anne d'Auray, comme à Lourdes, c'est une autre cause qui a maintenu jusqu'ici et qui maintiendra encore longtemps le branle qui met les foules

en mouvement vers ces deux sanctuaires. Ces deux Pèlerinages ne sont pas de création purement humaine, et c'est ce qui les distingue nettement de tous les autres. La convocation à venir vénérer l'Immaculée Conception à Lourdes, et à venir honorer, à Sainte-Anne d'Auray, la mère de l'Immaculée Conception — est partie directement du ciel : Dieu veut, ont-elles dit l'une et l'autre, que nous y soyons honorées, et qu'il y vienne du monde !

DEUXIÈME PARTIE



Sainte Anne médiatrice
(Fresque de M. Ch. Lamaire).

CHAPITRE PREMIER

Les Miracles.

Les miracles de sainte Anne d'Auray, au ^{xvii}e siècle, ont été innombrables, prodigieusement variés, et si éclatants que la renommée s'en répandit dans la chrétienté tout entière, contribuant ainsi, plus encore que le récit des Apparitions, à faire la célébrité de ce lieu.

Il est toujours délicat de toucher au miracle ; on a à tenir compte, en même temps, des règles si rigoureuses de l'Eglise et de l'incrédulité de ses adversaires.

Aussi procédait-on au contrôle des miracles de sainte Anne, au ^{xvii}e siècle comme de nos jours, avec une lenteur calculée et une extrême prudence.

Pour chaque cas particulier, une **LEUR CONTROLE** enquête avait toujours lieu dans le diocèse du miraculé et par les soins de son Evêque. On y faisait appel à la compétence des médecins et des chirurgiens, au témoignage des personnes les plus sûres, aux lumières des hommes de loi et à la science des théologiens les plus renommés. Et tout récit qui ne présentait pas les garanties les plus certaines était impitoyablement écarté.

Le dossier des miracles était ensuite transmis à Sainte-Anne d'Auray. Mais l'évêque de Vannes, avant d'en autoriser la publication, voulut encore les étudier par lui-même, et les soumettre ensuite à l'examen de quatre théologiens choisis parmi les plus célèbres de l'époque.

LEUR VARIÉTÉ

Pendant les trente premières années, de 1625 à 1655, on y relate des miracles de toute nature : des morts qui ressuscitent : plus de *trente* cas ; — des aveugles qui recouvrent la vue et des muets la parole : une *cinquantaine* de cas ; — des paralytiques qui se remettent tout à coup à marcher : *cinquante* ; — des maladies incurables qui sont guéries : *vingt-deux* ; — des équipages qui sont sauvés du naufrage ou de la captivité chez les Turcs : *quarante* ; etc., etc., sans parler de quelques cas de peste ou d'incendie arrivés dans les circonstances les plus surprenantes, comme à Pont-l'Abbé, Auray, Quimperlé.

CONCLUSION

N'attachons pas toutefois à ces miracles une importance exagérée. C'est l'habitude, quand il s'agit des grands pèlerinages, de considérer avant tout les grâces extérieures que Dieu y distribue ; et trop souvent on est tenté de n'y voir que des officines de miracles.

Les prodiges y sont du reste parfois si nombreux qu'ils absorbent fréquemment l'attention de la foule. Et, instinctivement, aux pèlerins qui rentrent chez

eux on est porté à demander tout d'abord : « Quel miracle avez-vous vu ? »

Les plus grands miracles sont ceux qu'on ne voit pas. Nous savons en effet que les secours temporels, quels qu'ils soient, sont des faveurs de second ordre. Aujourd'hui, comme au temps évangélique, ils ne sont que des moyens employés par Dieu, pour disposer les âmes à recevoir des faveurs plus grandes.

Le Recueil des miracles est religieusement conservé dans les archives du Pèlerinage. Mais l'historien qui a énuméré les *guérisons du corps* a renoncé à énumérer les *guérisons de l'âme* ; et, après avoir montré la prodigieuse variété des conversions qui ont eu lieu à Sainte-Anne, il ajoute : « Dieu seul en tient le registre en son livre de vie ¹. »

1. Lire, dans l'Appendice, la conversion du célèbre *Pénitent breton*, décédé à Sainte-Anne, et inhumé dans la chapelle (p. 121).

CHAPITRE II

Grâces et faveurs spirituelles.

La véritable influence du pèlerinage de Sainte-Anne est avant tout celle qui s'est exercée sur les âmes.

Et cette influence surnaturelle a rayonné non seulement sur le pays d'alentour, mais encore sur la Bretagne tout entière, et au delà.

Et que l'on y vienne en dévot ou que l'on y vienne en curieux, tous, en franchissant le seuil de la chapelle bénie, ressentent, de leur propre aveu, une impression qui prend irrésistiblement leur âme et les porte à prier. C'est le témoignage du P. Hugues, qui a longtemps séjourné à Sainte-Anne, au XVII^e siècle, et qui a si fidèlement caractérisé la physionomie du Pèlerinage ; rien de plus impressionnant que cette longue énumération, dont chaque mot rappelait sans doute à celui qui l'écrivait des souvenirs personnels :

« Combien d'injures oubliées, de rancunes ensevelies, de larcins restitués, de libertinages corrigés, de querelles accordées ! Combien d'usures réparées, de faux contrats mis à néant, d'ivrogneries corrigées ; ceux qui avaient croupi dans des vices habituels l'espace de dix, de vingt et de quarante ans, ont été

changés et convertis en ce lieu miraculeux et au retour de leur voyage ont vécu exemplairement... »

Du reste ce ne sont pas seulement des pécheurs qui bénéficient en ce lieu des faveurs de la grâce.

Les personnes déjà pieuses s'y fortifient dans leur piété, et les âmes les plus saintes trouvent encore à se sanctifier davantage : elles reçoivent ici les unes le don des larmes, les autres une humilité encore plus profonde, celle-ci la patience dans des maux inexprimables, celle-là une force nouvelle pour résister aux sollicitations du mal : « Enfin », ajoute le même auteur, qui a voulu résumer lui-même en quelques mots les grâces dont il était interdit au confesseur de révéler le détail, « on ne peut venir ici sans ressentir les effets extraordinaires de la grâce et des désirs de mieux servir Dieu ».

En vérité sainte Anne avait raison de dire à Nicolazic : *tous les trésors du ciel sont en mes mains !*

Aussi la tradition de venir à Sainte-Anne est-elle plus qu'une habitude, c'est un véritable besoin ; et il y a bien longtemps que ce dicton populaire a cours en Bretagne :

Mort ou vivant, dit-on,

A Sainte-Anne une fois doit aller tout Breton.

« Le nom de sainte Anne est l'un des premiers que nous aient appris nos mères, dit un écrivain breton. Nous n'étions pas nés encore que déjà nous lui étions voués par la piété ancestrale. »

Ce que nous venons de raconter atteste suffisam-

ment que le pèlerinage a exercé une influence réelle et profonde dans le pays tout entier : c'est un fait historique.

Les pèlerins qui, dès l'origine, venaient à Sainte-Anne de tous les diocèses, pour se convertir ou pour affermir leur piété, qui subissaient irrésistiblement l'emprise de la dévotion, qui se confessaient et qui communient, qui ne se résignent à quitter ces lieux bénis qu'en se promettant bien d'y revenir, ne peuvent rentrer dans leur pays sans que leurs sentiments de foi se communiquent à ceux qui les entourent.

CHAPITRE III

La dévotion des Bretons à Sainte Anne pendant la guerre

Quand la foi est solidement ancrée dans une âme, elle peut sans doute s'assoupir parfois ; mais, au moment du danger, elle s'éveille en sursaut, et se manifeste avec une vivacité et une profondeur insoupçonnée.

L'histoire de nos soldats en temps de guerre en est un exemple plusieurs fois renouvelé. Et c'est à Sainte-Anne particulièrement que l'on a pu constater, à différentes époques, l'intensité de leur foi.

Les pèlerinages isolés d'anciens combattants et de leurs familles après les guerres du premier Empire ; les pèlerinages isolés ou collectifs des combattants de 1870 ; enfin la présence quotidienne à Sainte-Anne de soldats permissionnaires ou de leurs familles pendant la douloureuse période de 1914 à 1918, — attestent que le sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray a toujours été, aux heures d'angoisse, l'objectif principal de leurs prières et de leurs espoirs.

Nous nous bornerons dans ce volume à parler de la guerre de 1914, car c'est elle dont les poignants

souvenirs sont le plus présents à nos préoccupations actuelles.

Dès la déclaration de la guerre, le dimanche 2 août vit défiler à la Basilique un grand nombre de soldats mobilisés ; groupes silencieux pour la plupart : chez nous les gens n'ont pas coutume de s'étourdir par une exubérance factice. La Bonne Mère sainte Anne faisant partie de toute famille bretonne, on vient ici baiser ses reliques, simplement, comme avant de partir de la maison on a embrassé son épouse ou sa mère.

Les jours suivants, l'affluence continue. Mais maintenant ce sont les mères, les épouses, les fiancées et les sœurs qui arrivent, isolées ou en groupe, presque toujours à pied : la prière est meilleure quand on y joint la pénitence.

Puis ce sont les grandes agglomérations qui s'ébranlent. Parfois telle ou telle paroisse, (Baden par exemple), ne se contente pas d'une seule procession ; les paroissiens entreprennent une neuvaine de prières ; et chaque lundi ils arrivent, au nombre de 150 ou 200, sous la conduite d'un prêtre ; presque tous communient, et puis, sans s'attarder en route, ils s'en retournent à pied.

La ville de Vannes organise une manifestation plus imposante encore ; 500 hommes, des jeunes et des vieux, (les autres sont au front), font le pèlerinage à pied : c'est une véritable procession où tour à tour on chante des cantiques et l'on récite le chapelet.

Le dimanche du Rosaire 1914, sur un simple appel de l'Évêque, des pèlerins au nombre de 15 à 20.000 accourent pour recommander à la Patronne de la Bretagne le pays tout entier et ses défenseurs.

Ils seront encore 20.000 le 7 mars 1915, assiégeant les confessionnaux avant le jour, et se succédant à la Table sainte jusqu'à midi. En cette année-là on distribua à la Basilique 110.000 communions.

Au cours de leurs permissions, cependant si courtes, combien de soldats se réservèrent un jour pour faire visite à leur protectrice ? Des milliers, à partir surtout de 1916. On serait tenté de croire qu'ils y venaient presque tous, de plus de vingt lieues à la ronde. Il en arrivait de jour, il en arrivait de nuit. En 1916 le Chemin de fer compta 74.600 billets de voyageurs pour Sainte-Anne d'Auray ; et l'on peut dire que c'était là à peine le tiers des pèlerins de l'année.

* *

Presque dès le début de la guerre circula dans toute la région un bruit sensationnel, dont nous ne saurions dire s'il mérite quelque créance. On savait que le plan de l'Etat-major allemand était de débarquer un corps d'armée en Bretagne pour prendre à revers la mobilisation de l'armée française ; et c'eût été pour notre pays une catastrophe épouvantable, dont les ruines des régions envahies peuvent nous donner une juste idée. Or si ce plan n'avait pu être réalisé, c'est, disaient-ils, à la toute puissante protection de sainte Anne que nous en étions redevables...

Était-ce là un rêve que l'imagination bretonne prenait pour une réalité ?... Était-ce au contraire l'écho d'une intervention réelle, qui ne serait du reste nullement invraisemblable de la part de sainte Anne,

et qui eût été alors comme une réponse au geste de Pie X, qui venait, quelques jours auparavant, de placer officiellement la Bretagne sous son patronage ?... — Cette conjecture n'est en désaccord ni avec l'histoire ni avec la doctrine. ¹

* * *

Quel qu'ait été le rôle mystérieux de sainte Anne à notre égard pendant la guerre, et que Dieu seul connaît, nous pouvons affirmer du moins, car nous

1. Sans doute la violation par l'Allemagne de la neutralité belge suffit *humainement* à expliquer la décision prise par l'Angleterre, et l'obstacle ainsi mis par elle au transport d'un corps d'armée sur les côtes de Bretagne. Mais nul n'ignore qu'elle a pourtant hésité. Et si elle eût, comme l'Italie et l'Amérique, différé de plusieurs mois son entrée en campagne, c'en était fait de nous...

D'autre part qui est-ce qui conduit les événements sinon la Providence ! Et l'on sait bien que la Providence tient compte, à la fois, et des prières qu'on lui adresse et de la dignité du personnage qui intervient.

Nulle invraisemblance par conséquent, aux yeux des catholiques du moins, à ce que, dans ces conditions, sainte Anne soit intervenue pour protéger contre les horreurs de l'invasion la province qui lui avait été confiée.

A des incrédules ce raisonnement ne dira sans doute rien ; mais les catholiques sauront l'apprécier.

Quant à l'origine de cette rumeur, l'enquête qu'on aurait dû entreprendre n'a pu être faite pendant la guerre, et désormais elle ne sera jamais faite. Aussi nous bornerons-nous à transcrire ici le document qui a contribué le plus à accréditer cette croyance, sans nous porter personnellement garant de la réalité des faits qu'il rapporte.

Paris, 12 octobre 1914.

MONSIEUR LE DIRECTEUR, je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous ; mais Monseigneur Delamare, dont j'ai été longtemps le paroissien à Notre-Dame des Champs, m'honorait de son amitié et

en avons d'innombrables témoignages, que les Bretons ont en elle une confiance illimitée.

Au cours des combats, le nom de sainte Anne fut redit mille fois ; et, en certaines circonstances tragiques, il suffit à électriser les soldats et les conduisit à la victoire.

Un régiment territorial, composé en grande partie de Bretons, fut pris, en pleine bataille, d'un commencement de panique ; il reculait. Aussitôt un officier,

me faisait collaborer à ses œuvres. C'est à ce double titre que je me permets d'attirer votre religieuse attention sur un fait d'ordre surnaturel qui intéresse particulièrement notre chère Bretagne.

Voici ce dont il s'agit :

Dans un couvent, que Monseigneur Delamare connaît bien mais que je n'ai pas l'autorisation de désigner, il existe une Religieuse que le Bon Dieu favorise de ses grâces d'une manière toute spéciale. Cette Religieuse est dirigée par un ancien supérieur de Séminaire :

Elle est d'origine bretonne. C'est sans doute pour cette raison que Notre Seigneur lui révéla comment s'est manifestée la puissante intervention de sainte Anne dans les événements actuels. — Au moment où se produisit la brutale agression de l'Allemagne, il était dans son plan de jeter une armée en Bretagne afin de paralyser notre mobilisation. Mais sainte Anne, en raison de ce qu'elle fut nommée officiellement par S. S. Pie X patronne de la Bretagne, se prosterna devant la Sainte Trinité, et obtint de Dieu que son fief ne fût pas souillé par la présence des ennemis. Et c'est elle qui obtint la prompte intervention de l'Angleterre.

C'est donc à sainte Anne que la Bretagne doit d'avoir été préservée de l'invasion. Mais la France lui doit aussi un grand hommage de reconnaissance pour l'alliance précieuse qu'elle lui a procurée.

A différentes reprises Notre Seigneur daigna dire à la Religieuse que « la dévotion envers sainte Anne est appelée à régénérer la famille chrétienne. »

Voilà, Monsieur, le fait que j'ai tenu à vous communiquer...

La lettre avec la signature et l'adresse de celui qui l'a écrite, est conservée dans les archives du Pèlerinage.

sabre au poing, monte sur un tertre et s'écrie d'une voix formidable : « O sainte Anne, ne permettez pas que vos Bretons déshonorent leur pays ! » Les Bretons l'entendent, ils reviennent au feu, et réussissent le coup de main.

Le 118^e régiment de Quimper enleva le cimetière de la Boixelle à la baïonnette au chant du cantique de sainte Anne.

Le 262^e régiment, déployé devant Sailly (27 août 1914), reçut l'ordre de charger à la baïonnette ; et pour exciter les courages on entonna la Marseillaise. Pas d'écho. Ce régiment était composé alors en grande majorité de Bretons. Tout à coup une voix entonna « *Sainte Anne, ô bonne mère — Toi que nous implorons...* » Le cantique fut repris par tout le régiment. Jamais sainte Anne ne fut invoquée par un chant plus solennel et plus ému.

Un ancien élève de Sainte-Anne d'Auray, le lieutenant Souabaut s'élança à la tête de sa section et l'entraîna lui aussi en chantant : *Sainte Anne, ô bonne mère...*

A Tahure une compagnie de Bretons avait à subir un feu infernal : « Couchez-vous, » ordonna le capitaine. Et, pendant que tous ses soldats étaient couchés dans la boue, sous la rafale de mitraille, lui, tirant son paroissien qu'il avait en poche, lut à haute voix les litanies de sainte Anne ; toute la compagnie répondait ; et malgré la pluie de balles, il n'y en eut que quatre ou cinq de touchés.

Un marin écrit : « J'ai passé 47 heures dans un canot avant d'être recueilli par un torpilleur. Ah ! par quelles angoisses j'ai passé ! Mais sainte Anne

était là qui veillait sur moi ; je l'ai tant priée que je n'ai pas perdu confiance... »

Récit d'un soldat. « Nous étions tous occupés à organiser notre tranchée lorsqu'un bombardement d'une violence extrême se déclancha sur notre secteur. La terre et les éclats d'obus jaillissaient sur nous de toutes parts. Tapis les uns contre les autres, nous risquions de tourner tous en bouillie si un obus s'abattait dans le tas... C'est alors qu'un de mes hommes me cria : « Dites donc, sergent, si nous disions une prière à la bonne mère sainte Anne. » Tout le monde s'y met aussitôt. Or à peine avions-nous achevé qu'un obus tombant à deux mètres de nous, s'enfonce dans le sol, et n'éclate pas... Je sais bien que ce fait n'est pas vraiment un miracle. Il n'est pas si rare que les obus n'éclatent point, mais tout de même la coïncidence était si singulière que notre reconnaissance monta spontanément vers sainte Anne. »

Le souvenir de sainte Anne les accompagnait partout :

Dans un hôpital aux environs de Paris, une dame infirmière fredonnait le cantique national : « Sainte Anne, ô bonne mère. » — Vous êtes donc bretonne ? lui demanda un prêtre infirmier. — Non ; mais je tiens cet air de vos compatriotes cantonnés au Bourget, au début de la guerre. Ah ! comme ils priaient bien vos Bretons ; et comme ils chantaient avec âme ! »

Un soir l'Évêque de Beauvais rentrant chez lui par un train qui transportait des militaires, ne fut pas

peu étonné, étant Breton lui-même, d'entendre parler et bientôt chanter en breton dans un compartiment voisin. Il écouta : on chantait : *Intron Santez Anna, Goarnet hou Pretoned*, « madame sainte Anne, gardez vos Bretons. »

Lorsque de passage dans une église étrangère ils rencontraient une statue de sainte Anne, ils en étaient tout réconfortés, et on en a vu se rassembler auprès d'elle, sentant d'instinct que c'était là leur mère.

Mais plus touchante encore était son influence dans les hôpitaux. Sainte Anne tient la clef de tous les cœurs bretons. Dès que l'on prononce son nom, la foi se réveille au fond des cœurs jusque-là endurcis ; et chez les soldats demeurés fidèles, son évocation arraché souvent des larmes comme au souvenir de la mère la plus aimée. — Un soldat se mourait dans un hôpital ; l'aumônier, le réconfortant lui disait : « Mon petit, calme-toi ; tu vas aller tout droit au paradis : « Oh ! reprit doucement le moribond, je voudrais bien pourtant aller voir Sainte Anne auparavant. »

Une remarque qui a été notée bien souvent c'est que dans ces moments tragiques, les blessés, quel que fût leur âge, quand ils se sentaient atteints mortellement, criaient d'instinct : ma mère ! ma mère ! faisant ainsi, au moment de mourir, un appel suprême à celle dont ils avaient reçu la vie...

Une remarque du même genre a été faite parmi les régiments bretons ; dans les vagues d'assaut, où l'on avait conscience pour ainsi dire de courir à la mort, les Bretons, quand ils poussaient une clameur,

n'avaient qu'un seul cri sur les lèvres : santez Anna ! sainte Anne !

Sans doute sainte Anne n'a pas éloigné la mort de tous ses enfants, puisque 250.000 d'entre eux ont péri. Mais pour ceux-ci mêmes nous affirmons, sans crainte de nous tromper, qu'elle a plus fait dans l'autre monde qu'elle n'en a fait ici-bas pour les survivants. Quant aux rescapés un très grand nombre d'entre eux proclament hautement qu'ils lui sont redevables de leur préservation : ils en ont laissé dans les archives du Pèlerinage un témoignage écrit, et à l'autel de la statue miraculeuse un témoignage plus expressif encore en y déposant leurs croix et leurs médailles de guerre.

La meilleure preuve des faveurs innombrables accordées par sainte Anne, c'est l'extraordinaire affluence d'anciens combattants qui vinrent, l'année qui suivit la guerre, dire leur merci à la Bonne Mère. On les rencontrait tous les jours se dirigeant vers Sainte-Anne d'Auray, à pied, et parfois pieds nus, marins et soldats de toutes armes, de tous grades, exténués, ensanglantés, mais fidèles à remplir leurs promesses ou leurs vœux.

Malheureusement pour l'histoire, faute d'avoir été interrogés ils se sont rarement ouverts sur l'objet précis de leurs remerciements ; et ce n'est que par quelques épisodes, cueillis comme au hasard mais que l'on peut généraliser sans crainte d'exagération, que l'on a pu reconstituer l'histoire de sainte Anne pendant la guerre.

* * *

Maintenant qu'on nous permette d'ajouter quelques mots, quelques citations seulement, à propos de la bravoure de ces Bretons que sainte Anne a adoptés pour ses enfants.

Le général de Castelnau passait une revue. S'adressant au capitaine, il lui demanda de quelle origine étaient ses hommes : « Mon général, ce sont tous des Bretons et des Vendéens ! — Capitaine, soyez-en fier, car aujourd'hui comme toujours les Bretons et les Vendéens savent se battre pour Dieu et pour la France. » Puis s'adressant aux officiers, il ajouta : « A vous de faire votre devoir ; eux ils feront plus que le leur. »

Le fait suivant évoque le souvenir du dernier carré de Waterloo ; il a été raconté le 4 juin 1918 par le ministre de la guerre à la Chambre des députés : « Je connais, dit-il, le fait d'un groupement d'hommes perdus, de Bretons, attardés dans un bois, qui ont été cernés toute une journée. Le lendemain, résistant encore, ils ont envoyé à leur Corps un pigeon voyageur pour dire : « Nous sommes là ; nous avons promis de ne pas céder ; nous nous battons jusqu'à la fin, s'il vous est possible de venir nous chercher, venez ; nous pouvons tenir encore une demi-journée... »¹

Les Allemands eux-mêmes ont constaté la bravoure exceptionnelle de nos troupes : Ce sont les Bretons, (écrivait un de leurs journaux, *le Bund*), qui par leur

1. Le lieutenant qui commandait ces braves était un prêtre morbihannais, l'abbé Le Cam.

farouche conduite, ont rendu difficile l'avance des Allemands sur Soissons, et permis à Foch de lancer ses réserves entre Soissons et Villers-Cotterets. Les Bretons firent au Chemin des Dames ce que Léonidas fit autrefois aux Thermopyles et Dumouriez dans l'Argonne.

* * *

Après ce que nous avons dit de la confiance des Bretons en sainte Anne, et de la protection qu'elle n'a cessé d'étendre sur leur pays et sur eux, — qui s'étonnera qu'on ait choisi Sainte-Anne d'Auray, de préférence à tout autre lieu, pour y dresser le monument national à la mémoire des 250.000 Bretons morts à la guerre. C'est le seul endroit qui soit pieusement visité par tous les Bretons ; et c'est là que les morts seront le plus assurés d'être honorés indéfiniment.

On avait parlé de le dresser à l'extrémité de la péninsule, ou encore au sommet du Menez-Bré ! Dans ces solitudes, il aurait été visité par quelques touristes, mais pas un pèlerin n'y serait allé prier, pas une veuve, pas une mère en deuil.

Croyez en cette légende :

« Quand les Bretons succombaient, comme en certains jours, par centaines et par milliers, supposez que leurs âmes, séparées violemment de leurs corps mutilés, se sont reconnues sur le chemin qui mène au tribunal de Dieu... L'une demande en gémissant : Que nous reviendra-t-il de tout ce que nous avons souffert ? Pour avoir sacrifié notre famille, et pour avoir donné notre vie, que nous en reviendra-t-il ? — On parle d'écrire notre nom sur un monument ! —

* * *

Maintenant qu'on nous permette d'ajouter quelques mots, quelques citations seulement, à propos de la bravoure de ces Bretons que sainte Anne a adoptés pour ses enfants.

Le général de Castelnau passait une revue. S'adressant au capitaine, il lui demanda de quelle origine étaient ses hommes : « Mon général, ce sont tous des Bretons et des Vendéens ! — Capitaine, soyez-en fier, car aujourd'hui comme toujours les Bretons et les Vendéens savent se battre pour Dieu et pour la France. » Puis s'adressant aux officiers, il ajouta : « A vous de faire votre devoir ; eux ils feront plus que le leur. »

Le fait suivant évoque le souvenir du dernier carré de Waterloo ; il a été raconté le 4 juin 1918 par le ministre de la guerre à la Chambre des députés : « Je connais, dit-il, le fait d'un groupement d'hommes perdus, de Bretons, attardés dans un bois, qui ont été cernés toute une journée. Le lendemain, résistant encore, ils ont envoyé à leur Corps un pigeon voyageur pour dire : « Nous sommes là ; nous avons promis de ne pas céder ; nous nous battons jusqu'à la fin, s'il vous est possible de venir nous chercher, venez ; nous pouvons tenir encore une demi-journée... »¹

Les Allemands eux-mêmes ont constaté la bravoure exceptionnelle de nos troupes : Ce sont les Bretons, (écrivait un de leurs journaux, *le Bund*), qui par leur

1. Le lieutenant qui commandait ces braves était un prêtre morbihannais, l'abbé Le Cam.

farouche conduite, ont rendu difficile l'avance des Allemands sur Soissons, et permis à Foch de lancer ses réserves entre Soissons et Villers-Cotterets. Les Bretons firent au Chemin des Dames ce que Léonidas fit autrefois aux Thermopyles et Dumouriez dans l'Argonne.

* * *

Après ce que nous avons dit de la confiance des Bretons en sainte Anne, et de la protection qu'elle n'a cessé d'étendre sur leur pays et sur eux, — qui s'étonnera qu'on ait choisi Sainte-Anne d'Auray, de préférence à tout autre lieu, pour y dresser le monument national à la mémoire des 250.000 Bretons morts à la guerre. C'est le seul endroit qui soit pieusement visité par tous les Bretons ; et c'est là que les morts seront le plus assurés d'être honorés indéfiniment.

On avait parlé de le dresser à l'extrémité de la péninsule, ou encore au sommet du Menez-Bré ! Dans ces solitudes, il aurait été visité par quelques touristes, mais pas un pèlerin n'y serait allé prier, pas une veuve, pas une mère en deuil.

Croyez en cette légende :

« Quand les Bretons succombaient, comme en certains jours, par centaines et par milliers, supposez que leurs âmes, séparées violemment de leurs corps mutilés, se sont reconnues sur le chemin qui mène au tribunal de Dieu... L'une demande en gémissant : Que nous reviendra-t-il de tout ce que nous avons souffert ? Pour avoir sacrifié notre famille, et pour avoir donné notre vie, que nous en reviendra-t-il ? — On parle d'écrire notre nom sur un monument ! —

C'est bien, mais que nous en reviendra-t-il à nous ? — On prononcera des discours éloquents en notre honneur ! — Peut-être, mais que nous en reviendra-t-il à nous ? — On nous appellera les poilus immortels ! — Hélas ! ça ne nous a pas empêchés de mourir !... »

« Et alors il me semble qu'un petit Breton aura pris la parole, pour dire ceci à ses compagnons émerveillés : « Faut pas s'en faire, les gâs ! Allons au Purgatoire, ce sera notre dernière tranchée, et la relève se fera vite. Chez la Bonne Mère sainte Anne, on construira un monument qui sera, celui-là, un lieu de prière perpétuelle en notre faveur : on y viendra tous les jours, on y viendra de partout, et l'on n'y viendra que pour prier ; quand nos mères et nos femmes seront mortes, quand nos enfants à leur tour nous auront suivis de ce côté, quand personne ne se souviendra plus de nous sur la terre,... mais on continuera toujours de prier pour nous à Sainte-Anne d'Auray. »

« Et devant cette perspective, il n'est pas déraisonnable de croire que les poilus bretons se sentirent réconfortés.

*
**

Sous cette forme humoristique que l'auteur a donnée à sa pensée, on reconnaîtra sans peine les raisons sérieuses qui ont décidé les évêques de Bretagne à élever à Sainte-Anne d'Auray, plutôt que partout ailleurs, le Mémorial des 250.000 Bretons morts pour la Bretagne et la France, pendant la guerre de 1914-1918.

ÉPILOGUE

Lourdes et Sainte-Anne d'Auray.

I

L'IMMACULÉE-CONCEPTION. — CONSÉQUENCES DE SA DÉFINITION POUR LE CULTE DE SAINTE-ANNE.

Quand, en 1854, le Pape proclama que la mère de Dieu avait été préservée du péché originel, on ne songea tout d'abord qu'à glorifier la très Sainte Vierge ; mais on ne devait pas tarder à s'apercevoir que les conséquences de cette proclamation s'étendaient jusqu'à notre Patronne elle-même : sainte Anne est en effet la femme privilégiée en qui s'est accompli le mystère de la Conception Immaculée !

Jusqu'alors on pouvait peut-être considérer sa maternité comme une maternité ordinaire ; à partir de cette époque il a bien fallu la regarder comme exceptionnelle et unique. Sainte Anne est donc sortie de la pénombre pour entrer dans la lumière radieuse où l'attire sa fille immaculée : et toutes deux apparaissent désormais inséparablement unies, non seulement par les liens de la nature, mais aussi par leur participation commune à une grâce sans exemple.

Dès lors que la très Sainte Vierge recevait, d l'Église et des Fidèles, de nouveaux hommages et de nouveaux honneurs en rapport avec le dogme défini, il était donc nécessaire que sainte Anne bénéficiât elle-même de la popularité qui s'attache à un privilège auquel elle a été intimement mêlée.

II

LES APPARITIONS DE LA MÈRE ET CELLES DE LA FILLE

Si la glorification de la Vierge Marie, dans la proclamation de 1854, a rejailli jusque sur la personne de sainte Anne, l'histoire de ses apparitions à Lourdes offre aussi avec celle des apparitions de Keranna des ressemblances qui méritent d'être notées.

La mère et la fille ont la même façon de procéder.

1° Il y a un rapprochement qui s'impose entre la définition (en 1854) du dogme de l'Immaculée Conception et l'apparition de 1858 où la Sainte Vierge se définit elle-même : *Je suis l'Immaculée Conception* ; l'on a toujours vu dans la déclaration de la Vierge une réponse et comme une confirmation à l'acte pontifical.

La même coïncidence existe à propos des apparitions de sainte Anne.

En 1623 le Pape classait sa fête au rang des fêtes gardées, avec obligation pour les fidèles par conséquent d'assister ce jour-là à la messe et de s'abstenir d'œuvres serviles, appelant ainsi le peuple chrétien

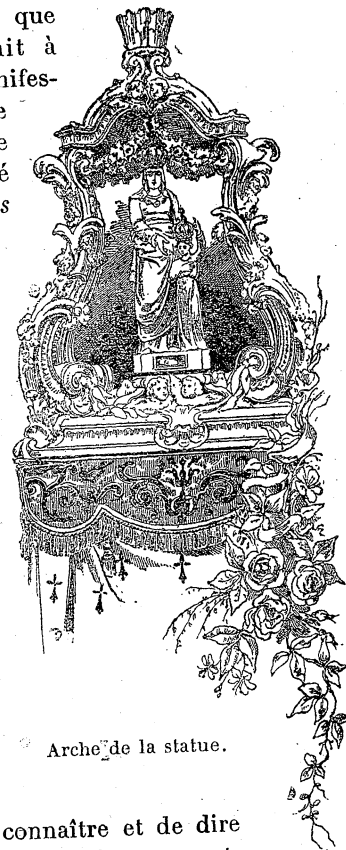
lui-même à participer aux honneurs liturgiques qu'on rendait à la Sainte.

Or c'est en 1623 aussi que sainte Anne commençait à Keranna la série des manifestations où elle devait se désigner elle-même par ce titre que lui avait donné l'acte pontifical : *Je suis Anne mère de Marie*.

2° Elles choisissent l'une et l'autre les intermédiaires les plus humbles, afin de laisser toute sa place à la puissance de Dieu : ici un pauvre laboureur, qui d'un mot remue une province entière ; là une fille du peuple, dont la parole a suffi pour remuer le monde entier.

3° Elles se montrent toutes les deux, dans les apparitions, au sein d'une lumière éclatante et vêtues de blancheur immaculée.

4° Avant de se faire connaître et de dire qui elles sont, elles préparent longuement, par des manifestations progressives, ceux qui doivent porter leur message, et les façonnent peu à peu, dis-



Arche de la statue.

sipant leurs craintes, les rassurant contre eux-mêmes, les familiarisant avec le surnaturel, enfin les habituant au rôle difficile d'intermédiaires qu'ils auront à remplir.

5° Avant de paraître devant Dieu, les deux Voyants ont donné, l'un et l'autre, le même témoignage suprême à la réalité de leur mission.

Au moment où Nicolazic allait mourir, son confesseur lui demanda : « Est-il vrai que vous ayez trouvé, miraculeusement, l'image de sainte Anne, ainsi que vous l'avez affirmé un grand nombre de fois ? »

A Bernadette on demanda de même, quelque temps avant sa mort, « s'il était bien vrai qu'elle eût vu Notre-Dame, et qu'elle eût rapporté fidèlement ses paroles ».

Et chacun des voyants répondit oui à la question qui lui était adressée.

III

L'ORIGINE DES DEUX PÈLERINAGES

Au pays d'Auray et à Lourdes, la chapelle n'est pas comme ailleurs (à la Salette, à Pontmain, etc.) le simple mémorial d'une manifestation céleste, mais la réponse à un ordre exprès donné par le ciel.

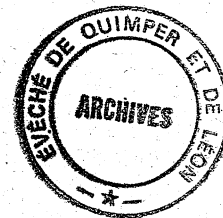
Sainte-Anne parla ainsi à Nicolazic : *Dites à votre Recteur de me bâtir ici une chapelle : Dieu veut que j'y soit honorée.*

— *Allez trouver vos prêtres, et dites-leur de me bâtir*

une chapelle : je désire y voir du monde ! Ainsi parla à Bernadette l'Immaculée Conception.

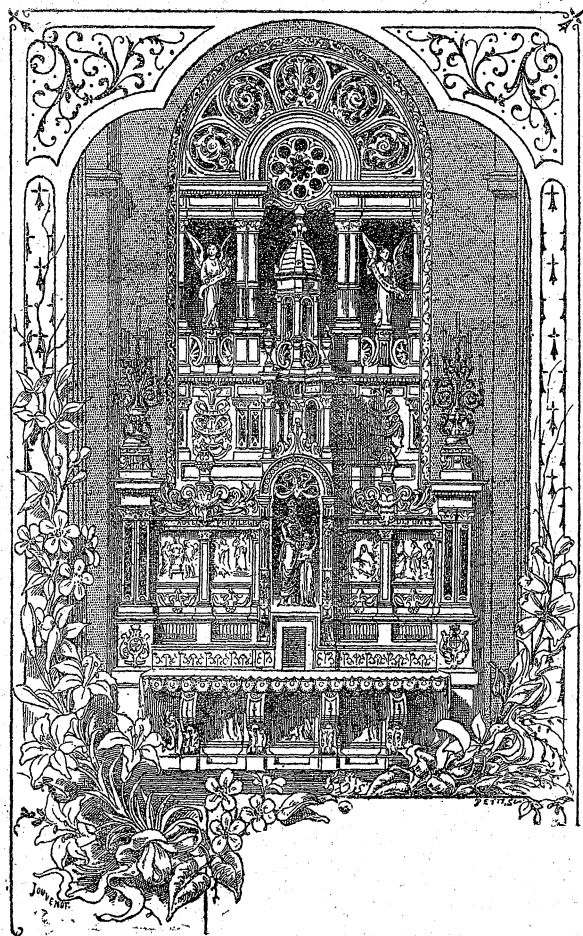
En des termes presque identiques, la mère et la fille ont exprimé la volonté divine et créé les deux pèlerinages.

Quel que soit donc l'avenir de l'un et de l'autre, la volonté de Dieu est, à n'en pas douter, que les foules viennent toujours honorer la Vierge Immaculée à Lourdes, et que la Mère de l'Immaculée Conception soit toujours honorée en Bretagne.



TROISIÈME PARTIE

GUIDE DU PÈLERIN



Autel de Sainte-Anne.

GUIDE DU PÈLERIN ET DU TOURISTE

I. — La Basilique.

Sainte Anne avait annoncé que la foule viendrait ; la foule est venue, et elle continue de venir.

Elle avait demandé une chapelle, en ajoutant que rien ne ferait défaut, ni pour l'entreprendre, ni pour l'achever : cette prédiction devait s'accomplir aussi bien que la première : la foule qui ne cessait de venir, ne cessait non plus d'apporter ses offrandes : et, depuis, l'argent n'a jamais manqué.

Elle avait enfin manifesté le désir que Nicolazic en prit soin ; et il fut en effet le trésorier de l'entreprise en même temps que le directeur des travaux.

Mais cette chapelle fut une déception pour le pieux voyant ; il aurait voulu élever à la gloire de sa Bonne Maitresse une église « grande comme une cathédrale » ; et, malgré toutes ses prières, toutes ses objurgations, on ne le laissa contruire qu'une humble chapelle, trop petite pour contenir les foules des pèlerins, trop modeste pour la célébrité du Pèlerinage.

L'erreur du XVII^e siècle a été corrigée au XIX^e

Une nouvelle église, décorée du titre de basilique, et grande comme une cathédrale, a été construite sur l'emplacement de la première, et c'est aujourd'hui dans un palais superbe que la Bretagne peut venir honorer sa souveraine, et que notre reine donne audience à son peuple.

DESCRIPTION DE LA BASILIQUE

La tour. — Ce que le pèlerin aperçoit tout d'abord, en arrivant, c'est la tour qui porte à son sommet la statue de sainte Anne.

Par ses proportions imposantes, elle semblait se dresser, dès le ^{xvii}^e siècle, comme une protestation ininterrompue contre la mesquinerie du plan d'église qu'on avait imposé à Nicolazic.

L'architecte moderne, après avoir incrusté des pilastres dans cette base massive, pour la mettre en harmonie avec l'ensemble de l'édifice, n'a eu qu'à la surmonter d'une flèche hardie pour en faire le trône majestueux de la Statue.

Cette Statue, comme toutes celles qui décorent la basilique, est l'œuvre de Falguière, un des grands sculpteurs de l'époque.

La façade. — Avant d'entrer dans la basilique, on s'arrête instinctivement pour en admirer la façade.

La porte principale est surmontée d'un médaillon qui est un pur chef-d'œuvre : le sculpteur a su faire sortir du granit une tête de Christ où la tristesse et la douceur sont empreintes d'une majesté divine, et dont la physionomie expressive exerce une singulière attirance dès que le regard s'y est une première fois arrêté.

Sur la même façade, à droite et à gauche de la baie principale, s'ouvrent deux portes, dont l'une est dominée par la statue de NICOLAZIC et l'autre par la statue de KÉRIOLET¹.

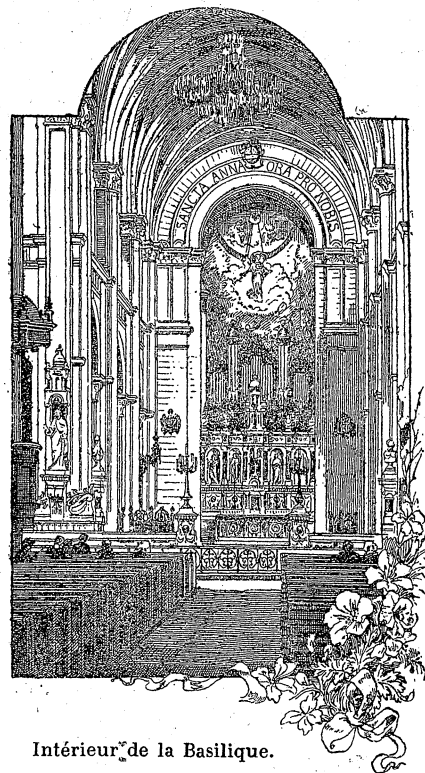
Il était juste en effet que Nicolazic, l'homme qui eut pour mission de faire connaître et honorer sainte Anne, eût sa place en cet endroit, — pour rappeler à tous que c'est pour recevoir les hommages de la Bretagne et lui conserver la foi ici que sainte Anne a créé « un lieu de Pèlerinage ».

1. Voir l'Appendice sur Kériolet, p. 121.

Il était bon que Kériolet, le compatriote et le contemporain de Nicolazic, le Pénitent breton qui a effrayé le monde par ses mortifications, se présentât ici lui-même, — pour encourager les consciences troublées et pour rappeler à tous que sainte Anne a ouvert ici un « lieu de Pardon ».

On a fait remarquer, à propos de la présence ici de ces deux personnages, que les palais profanes ont parfois à leur entrée deux figures de lion, comme pour en défendre les abords et pour symboliser la puissance du personnage qui réside dans cette demeure : n'entre pas là qui veut. Ici, au contraire, c'est le séjour de la bonté; aussi les deux personnages qui en gardent les portes invitent à s'approcher : l'un, le visage baissé vers la

terre, dit : « Vous n'avez pas péché plus que moi, entrez ; c'est ici la porte du repentir ! » — L'autre, les yeux levés au ciel, dit : « Vous tous qui avez le cœur pur, entrez ; c'est ici la porte de l'innocence. »



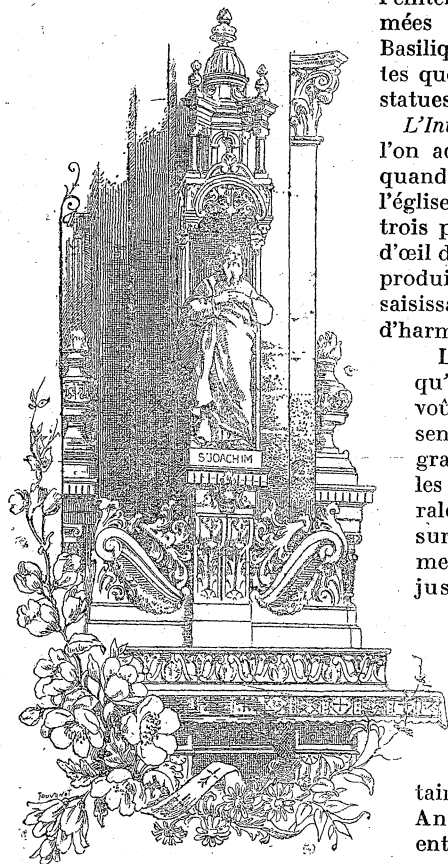
Intérieur de la Basilique.

Les reliques du Voyant de sainte Anne et celles du Pénitent breton sont inhumées à l'intérieur de la Basilique, derrière les portes que surmontent leurs statues symboliques.

L'Intérieur. — Ce que l'on admire tout d'abord quand on pénètre dans l'église par l'une de ces trois portes, c'est le coup d'œil d'ensemble : l'édifice produit une impression saisissante de grandeur, d'harmonie et de force.

Le regard monte jusqu'à la hauteur de la voûte où s'entrecroisent les nervures de granit ; puis, guidé par les lignes architecturales qui le promènent sur tout le prolongement de l'édifice, il va jusqu'au sanctuaire, passe au-dessus du rétable ; et, à travers la baie immense qui lui ouvre une échappée sur le ciel, il aperçoit la lointaine image de sainte Anne, intermédiaire entre la Bretagne qui souffre et qui prie, et la Trinité sainte qui la charge de distribuer ses

grâces et l'enveloppe de son rayonnement infini (v. p. 84).



Statue de saint Joachim.

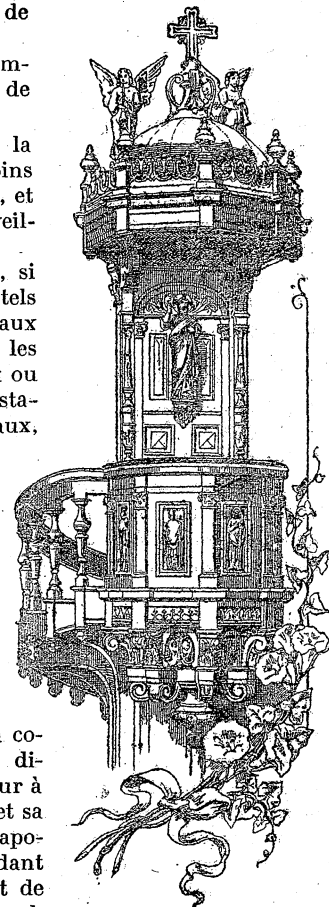
Si l'on n'avait pas ouvert au-dessus du maître-autel cette baie qui prolonge indéfiniment la vue, la nef aurait manqué de profondeur.

L'admirable fresque qui remplit cette baie est l'œuvre de M. Lameire.

L'examen du détail et de la décoration ne satisfait pas moins que le coup d'œil d'ensemble, et il produit peut-être un émerveillement plus grand encore.

Rien ne paraît plus varié, si l'on passe en revue les autels avec leurs frises, les chapiteaux des piliers et des colonnes, les portières des confessionnaux ou du sanctuaire, les dais des statues, l'encadrement des vitraux, les candélabres : or cette prodigieuse variété de dessin est faite tout entière de deux motifs, la coquille et le lys. Et l'on ne pouvait rien trouver qui fût plus en harmonie avec la destination même de l'édifice : la coquille étant l'insigne du pèlerin, et le lys symbolisant ici la pureté de la foi.

Ces deux ornements, — la coquille avec des dimensions diverses, le lys apparaissant tour à tour en sa forme naturelle et sa forme héraldique, — se juxtaposant, s'entremêlant, se fondant l'un dans l'autre, déroulent de capricieuses arabesques et multiplient leurs combinaisons avec



La Chaire.

une égale souplesse dans le bois ou le métal, le granit ou le marbre, et avec une fécondité qui ne s'épuise jamais.

Le mérite de cette ornementation est dû entièrement à un sculpteur breton, M. Le Goff, qui l'a trouvée et qui l'a exécutée.

Mais si la basilique donne des jouissances à l'artiste qui la visite, elle en procure encore de plus grandes au pèlerin qui s'y agenouille.

Une impression religieuse intense se dégage de l'ensemble. Toutefois ce qui attire de préférence l'attention et la piété, ce sont les monuments dont l'incomparable richesse décore les deux bras de croix du transept : l'autel où Marie, avec une dignité de Reine, nous présente son Fils, et l'autel où sainte Anne, avec une dignité de mère, nous présente sa fille.

Entre ces deux autels se dressent, à l'avant-chœur, les statues de saint Joachim et de saint Joseph ; et, dans cet encadrement de la sainte Famille, tout entière réunie ici, s'aperçoit, au fond du sanctuaire, le tabernacle où réside Celui qui en est l'aboutissement et la gloire.

Le Trésor. — Le trésor que tous les Pèlerins tiennent à visiter, est dans les dépendances de la sacristie. On y trouve groupés les différents dons qui ont été faits à sainte Anne : bannières, ornements, reliques, décorations, etc.

II. — Le Cloître.

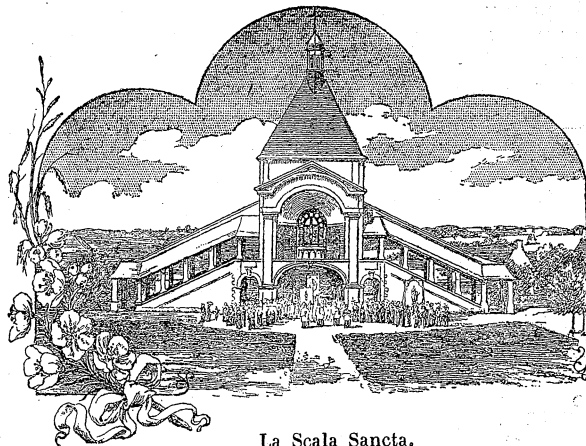
Le cloître est (avec la sacristie) l'unique souvenir qui nous reste de l'ancien monastère des Carmes. — Il est remarquable par la sobriété et la pureté des lignes.

Au centre s'élève, sur une base monolithe, une croix apportée à Sainte-Anne d'Auray par des pèlerins de Jérusalem, qui avaient parcouru avec elle la voie douloureuse.

Sous la galerie se trouvent les stations du célèbre chemin de croix du « centurion converti » : on y assiste à la transformation qui s'opère d'étape en étape dans l'âme du centurion, jusqu'au moment où il proclame enfin la divinité de la victime.

III. — La Scala Sancta

Quelque vaste que soit la nouvelle église, elle demeurera néanmoins toujours trop petite aux grandes solennités. Quand le nombre des pèlerins s'élève à 15.000, à 25.000, parfois à 40.000, il faut pour les grouper, pour leur parler, une enceinte plus étendue. Cette enceinte existe ; et le



La Scala Sancta.

sanctuaire en est la Scala Sancta, dont la majestueuse façade domine le champ de l'Épine.

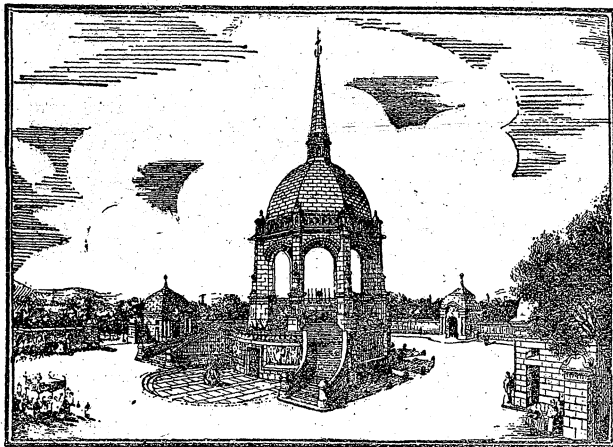
La Scala sancta n'est pas seulement un sanctuaire pour y célébrer la messe ou une tribune pour prêcher aux pèlerins.

Elle jouit, en outre, pour ceux qui en gravissent les marches à genoux, des mêmes privilèges que la Scala Sancta de Rome, qui est, d'après la tradition, l'escalier d'honneur, du prétoire de Jérusalem, gravi par Notre Seigneur pendant sa passion,

IV. — Le Monument aux Morts.

La Bretagne a voulu élever à la mémoire de ses enfants, non pas un monument quelconque pour embellir une place publique ou un paysage, mais un oratoire où l'on prie et où l'on ne cessera jamais de prier, un oratoire grandiose qui puisse durer des siècles.

Ce monument qu'on a décidé d'élever à Sainte-Anne d'Auray, occupe une vaste prairie, entourée de grands arbres. — Depuis 1927 on y dit la messe chaque matin pour les victimes de la guerre.



Vue du Monument aux Morts.

Dans la crypte il y a cinq autels : chaque diocèse breton a le sien.

Une vaste galerie couverte encadrera l'édifice ; et les familles des victimes sont invitées à faire inscrire les

noms de leurs défunts sur le mur d'enceinte qui gardera ainsi leur souvenir à perpétuité.

Ce sera le *Campo sancto* de la Bretagne, le memorial commun des 250.000 Bretons morts pour la Patrie.

V. — La Fontaine.

C'est à la Fontaine miraculeuse que la première apparition de sainte Anne eut lieu en 1624.

La source qui alimente la fontaine vient du sous-sol de la Basilique.

Dès le XVII^e siècle il y avait là deux vastes bassins où les pèlerins allaient baigner leurs membres infirmes, et de nombreux secours attestent l'efficacité miraculeuse de ces eaux. A la fin du XIX^e, ces bassins ont été considérablement diminués ; mais en même temps le piédestal de la statue a été orné de trois vasques monolithes énormes.

VI. — Le Musée.

Le musée de Sainte-Anne renferme deux catégories d'objets fort curieux :

1^o de vieilles statues, en bois pour la plupart, spécimens naïfs de l'art populaire ancien ;

2^o des personnages en costume breton.

On sait que les costumes bretons varient, pour ainsi dire, de paroisse en paroisse ; or presque toutes les variétés sont représentées ici, et avec d'autant plus d'exactitude que chacun de ces personnages a été costumé sur place.

VII. — Le monument du comte de Chambord.

Ce monument, qui n'a aucune relation directe avec le Pèlerinage, a été placé ici comme un témoignage de la fidélité et du loyalisme morbihannais envers la royauté, tant que vécut le comte de Chambord.

Il se dresse face à la basilique, accosté des statues de Duguesclin et de Bayard, de Jeanne d'Arc et de sainte Geneviève.

VIII. — La maison du Voyant.

La maison du voyant Nicolazic a pu être conservée jusqu'à nos jours, à peu près telle quelle, malgré les transformations que le village a subies depuis 300 ans. — On l'a transformée en oratoire, avec raison, car elle a été la demeure d'un saint, et le théâtre de plusieurs apparitions de sainte Anne.

IX. — Le théâtre populaire.

C'est le plus vaste et l'un des mieux organisés du pays. On y a représenté plusieurs pièces inspirées de l'histoire locale ou de l'histoire religieuse.

APPENDICE

Le Pénitent breton.

KÉRIOLET

Jusqu'à l'âge de 34 ans, Pierre de Kériolet fut un pécheur comme il est rare d'en trouver. Sa vive intelligence, son indomptable énergie de volonté, sa haute condition et jusqu'aux charges qu'il remplissait ne lui avaient servi qu'à briser les obstacles qui s'opposaient à l'assouvissement de ses passions. Contempteur des lois divines et humaines, il se livrait au mal avec une sorte d'âpreté farouche. Voleur, débauché, dueilliste, concussionnaire, blasphémateur, athée, renégat, il a parcouru le cercle entier des vices humains. Il s'était avancé si avant dans la voie de la perdition, et il y marchait d'une telle ardeur qu'il semblait que tout retour en arrière fût impossible. Or soudain le monde étonné le vit s'arrêter, revenir sur ses pas, remonter énergiquement la pente où il s'était laissé glisser avec une vertigineuse vitesse, puis, par la pratique



Kériolet.

(Statue de M. Falguière).

d'une pénitence terrible, s'élever rapidement dans le chemin de la perfection à une hauteur au moins égale à la profondeur de sa chute.

Et sait-on quel fut le ministre de sa conversion ? — Ce fut le démon en personne, au cours de ces mémorables possessions de Loudun, qu'il était allé voir en curieux, et où le démon lui reprocha en face d'être « injustement protégé par la Vierge Marie, quoi qu'il fût le plus scandaleux des pécheurs ! »

Et en effet, contradiction inexplicable, ce bandit, ce dépravé, cet athée ne passait pas un seul jour sans réciter en l'honneur de la Vierge son *Ave Maria* !

Une cause non moins grande de surprise, c'est le genre de vie qu'on lui permit d'embrasser : ce pécheur scandaleux devint prêtre : tel S^t Paul ! — Et ce qui porte l'étonnement à son comble, c'est la rapidité avec laquelle il fut élevé au sacerdoce. Au commencement de janvier 1636, il entra dans la ville de Loudun avec les intentions les plus perverses ; le 20 décembre de la même année il s'engageait par des vœux irrévocables dans les ordres sacrés.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie

LES ORIGINES DU PÈLERINAGE.

	Pages
<i>Sainte Anne</i> : Sa vie, son culte.....	7
CHAPITRE I. — Le voyant de Kéranna.....	13
CHAPITRE II. — Les apparitions.....	19
CHAPITRE III. — <i>Réalité des apparitions</i> :	
1° Les enquêtes.....	49
CHAPITRE IV. — 2° La discussion des faits.....	55
CHAPITRE V. — 3° Confirmation par les événements.....	67
CHAPITRE VI. — La mort du Voyant.....	75
CHAPITRE VII. — L'histoire du Pèlerinage à travers trois siècles.....	79

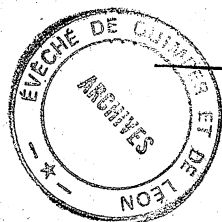
Deuxième partie

CHAPITRE I. — Les Miracles.....	85
CHAPITRE II. — Grâces et faveurs spirituelles.....	88
CHAPITRE III. — La dévotion des Bretons à sainte- Anne pendant la guerre.....	91
EPILOGUE. — Lourdes et Sainte-Anne d'Auray.....	103

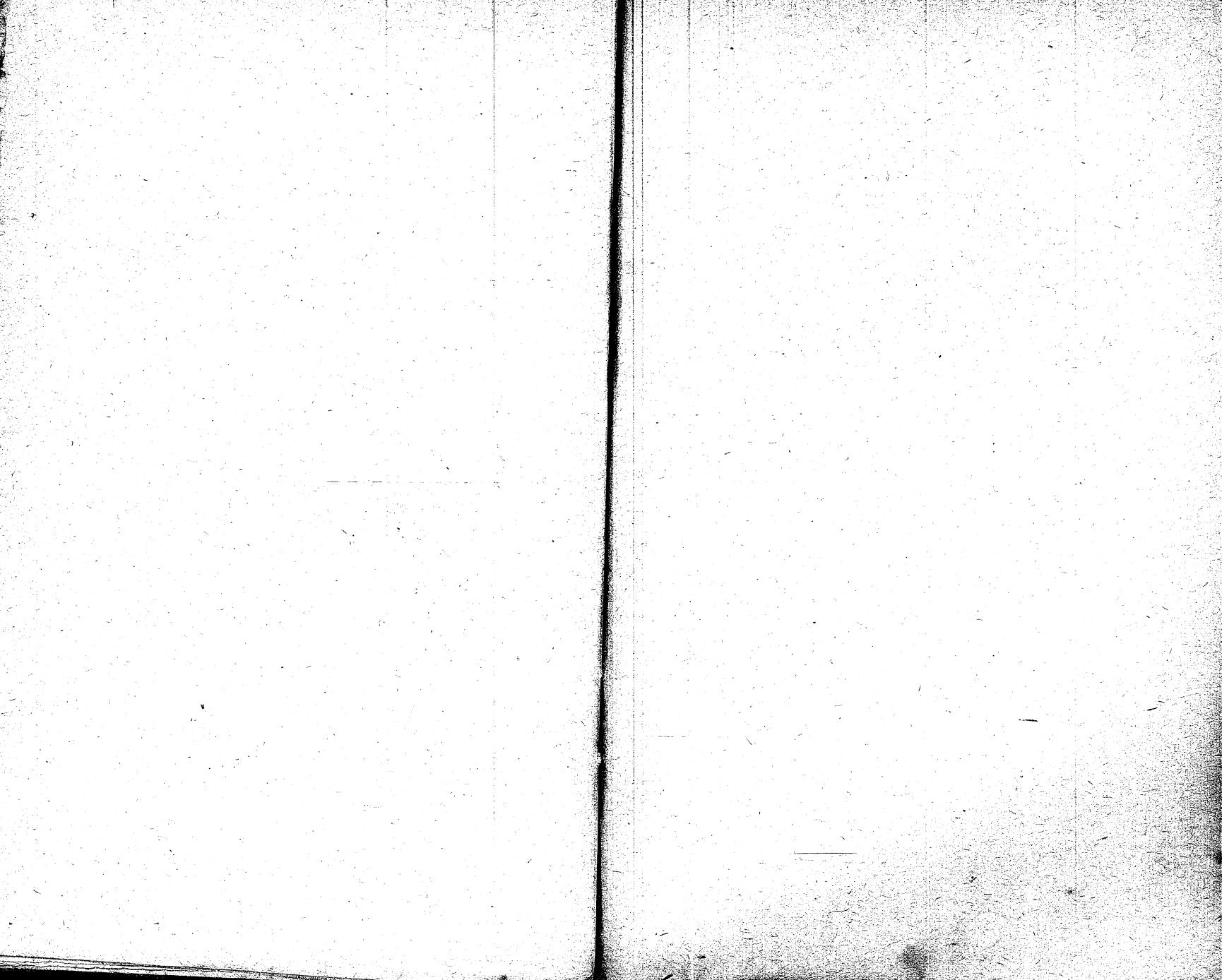
Troisième partie.

GUIDE DU PÈLERIN ET DU TOURISTE.

I. — La Basilique.....	111
II. — Le Cloître.....	116
III. — La Scala sancta.....	117
IV. — Le Monument aux morts.....	118
V. — La Fontaine.....	119
VI. — Le Musée.....	119
VII. — Le monument du comte de Chambord....	119
VIII. — La maison du voyant.....	120
IX. — Le théâtre populaire.....	120
APPENDICE. — Le Pénitent breton.....	121



ABBEVILLE. -- IMPRIMERIE F. PAILLART



ARCHICONFRÉRIE DE SAINTE ANNE

L'Archiconfrérie de Sainte Anne est enrichie de nombreuses indulgences : 24 Indulgences plénières, qui se gagnent aux jours suivants :

7 Mars. Anniversaire de la Découverte de l'Image de Sainte Anne.

19 Mai. Fête de Saint Yves.

26 Juillet. Fête de Sainte Anne.

16 Août. Fête de Saint Joachim, Patron de l'Archiconfrérie.

25 Août. Fête de Saint Louis.

6 Septembre. Translation des reliques de Saint Vincent-Ferrier.

8 Septembre. Nativité de la Sainte Vierge.

29 Septembre. Fête de Saint Michel.

8 Décembre. Immaculée Conception.

25 Décembre. Noël.

Le Dimanche de la Pentecôte.

Le Dimanche du Rosaire.

Le quatrième dimanche du mois ou le jour de la réunion mensuelle.

Toutes ces indulgences sont applicables aux défunts.

Pour faire partie de l'Archiconfrérie, il faut :

1° Envoyer à M. le Directeur de l'Archiconfrérie les noms et prénoms des personnes à inscrire.

2° Faire à la Basilique au moment de l'inscription une offrande, si modeste soit-elle.

3° Réciter chaque jour un *Ave Maria* avec l'invocation « Sainte Anne, priez pour nous ».

MM. les Curés et Recteurs ont avantage à y faire affilier leurs confréries de Mères Chrétiennes pour leur assurer tous les avantages de l'Archiconfrérie. (Demander à M. le Directeur de l'Archiconfrérie les renseignements utiles pour obtenir l'affiliation).

RENSEIGNEMENTS UTILES

I. LES MESSES. — 1° Le tarif des messes est fixé à six francs dont 8 francs pour l'honoraire et 2 francs pour l'œuvre du Pèlerinage. 2° Les messes se succèdent nombreuses chaque matin — plus de trente. — La dernière en semaine est à 9 heures.

Le dimanche, la dernière messe est à 11 heures. Mais si l'on veut entendre la chorale — si républic du Petit Séminaire — il faut assister à la Grand Messe à 9 heures ou au soir à 7 heures. Pendant les mois d'août et de septembre la messe est en vacances.

Tous les offices à la Basilique sont à l'heure locale.

II. OFFRANDES. — Les offrandes qui sont l'unique ressource pour l'entretien du Pèlerinage, se font sous différentes formes. 1° Les uns offrent une aumône, et quelques personnes ont l'habitude, suivant l'ancienne coutume du pays, de prélever sur leur budget une rente annuelle à Sainte Anne. 2° D'autres donnent des objets qui servent au culte : aubes, rochet, garnitures d'autels, tapis, ornements, vase sacrés, linges d'autels, etc. Quelques dames ont la noble pensée d'offrir leur toilette de mariée pour faire un ornement. C'est là un don qui doit plaire à Sainte Anne.

III. LE PETIT SÉMINAIRE. — À côté de la Basilique se trouve un Petit Séminaire où près de 300 jeunes gens se préparent à devenir prêtres.

On recommande d'une façon spéciale à la générosité et à la piété des Pèlerins l'œuvre des vocations qui doit être, en ce moment surtout, une des principales préoccupations des fidèles. Nous conseillons cette œuvre aux épouses qui demandent à Sainte Anne l'honneur et le bonheur d'être mères. Nous croyons que le meilleur moyen d'être écouté de Sainte Anne est de donner à Dieu — ou d'aider à lui donner — un enfant en place de celui que l'on demande pour soi-même.

IV. EX-VOTO. — Les personnes qui ont à s'acquitter d'un vœu par un ex-voto, sont priées de s'adresser à MM. les Chapelains pour obtenir d'eux à ce sujet les indications utiles.

Mais, comme ex-voto, nous préférons soit une offrande pour orner l'autel de Sainte Anne soit un objet utile pour la Basilique.

V. MONUMENT DES MORTS. — On y dit la messe tous les jours pour les victimes de la guerre.

Il est à désirer que les noms des soldats et marins bretons morts pour la France, ou pendant la guerre, ou des suites de la guerre, en France, au Maroc ou en Syrie, soient inscrits sur les murs de ce monument, afin de leur assurer à perpétuité une part dans les messes qui seront dites chaque jour aux autels de la crypte.

(S'adresser à M. le Supérieur du Pèlerinage pour les conditions d'inscription, C/C Nantes n° 8.890.)